

BEIJING

北京

Raconter l'histoire
de Beijing

Avril 2026

Publié le 25 de
chaque mois

Code d'abonnement
postal 82-939



Grandes villes •
Figures emblématiques

ISSN 2095-736X





北京

(BEIJING)

Issue 8, 2026 (Vol. 590)

Supervision

Département de communication du Comité municipal du

PCC à Beijing

Sponsors

Bureau de presse du gouvernement

populaire de Beijing

Centre des échanges internationaux de Beijing

The Beijing News

Éditeur

The Beijing News

Rédacteur en chef

Ru Tao

Rédacteur en chef exécutif

An Dun

Rédacteur

Wang Wei

Rédacteurs photo

Zhang Xin, Tong Tianyi

Rédacteur artistique

Zhao Lei

Conception créative de la couverture

Dong Bo

Service de traduction

Shanghai YIGUOYIMIN Translation Service Co., Ltd.

Photo fournie par

Agence de presse Xinhua ; vcg.com ; 58pic.com ;

IC photo ; tuchong.com ; AIGC

Distribution

The Beijing News

Adresse

F1, Bâtiment 10, Fahuayanli, Tiyyuguan Lu,

Arrondissement de Dongcheng, Beijing

Tel

+86 10 6715 2380

Fax

+86 10 6715 2381

Imprimerie

Beijing Tianhengjiaye Printing Co., Ltd

Code d'abonnement postal

82-939

Date de publication

25 Août 2026

Prix

38 yuans

Numéro de série standard international

ISSN 2095-736X

Numéro de série national standard de la Chine

CN10-1907/G0

E-mail

Beijingydx@btmbeijing.net

Photographie de la couverture

Tong Tianyi, Dong Bo, He Rong

Photographie du catalogue

Zhang Xin, Tong Tianyi, Zhang You

Table des matières



4 Grandes villes •
Figures emblématiques



8 Fondateurs : Pékin façonné
par le savoir-faire



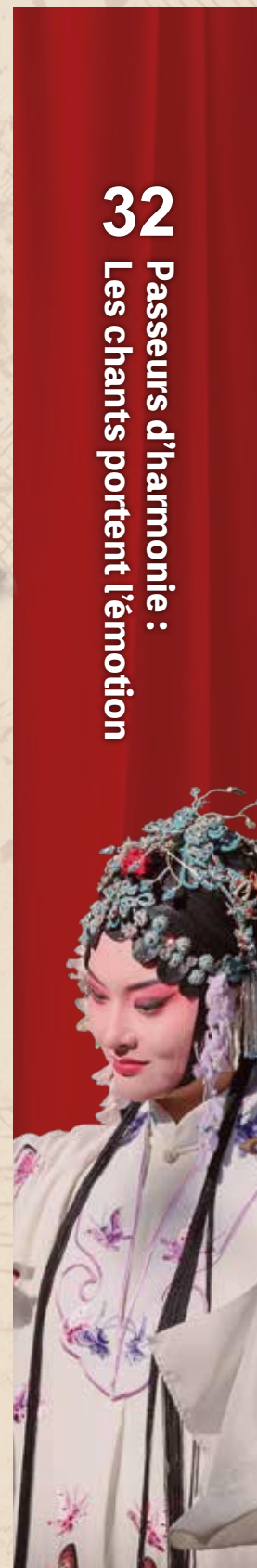
14 Pionniers : Parcourir des
voies inexplorées



20 Semeurs : Une étincelle
embrase le pays



26 Chroniqueurs : Rédiger la
biographie de la ville



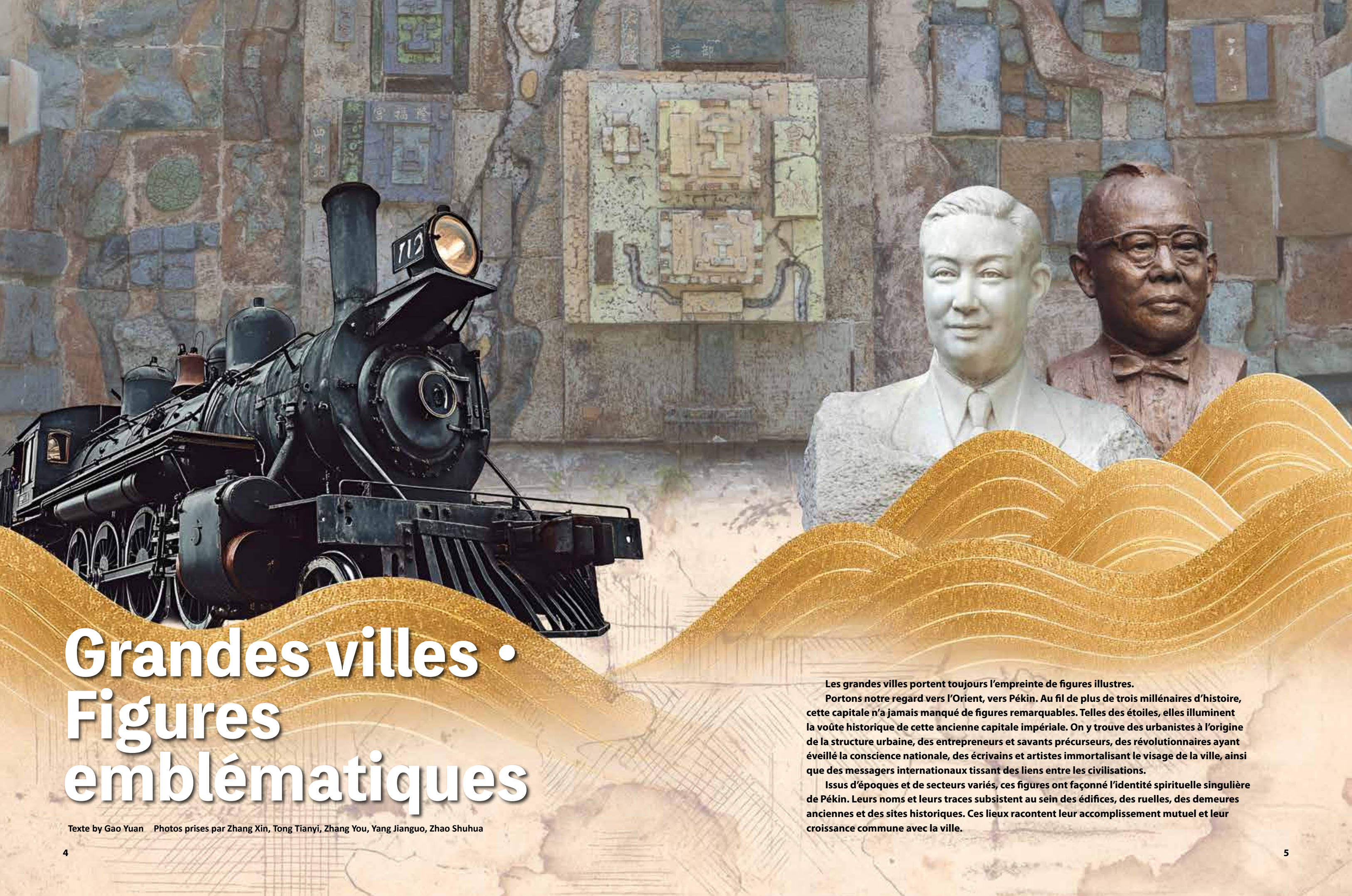
32 Passeurs d'harmonie :
Les chants portent l'émotion



38 Dialoguants : Résonner
avec le monde



44 Veilleurs durant
sept siècles



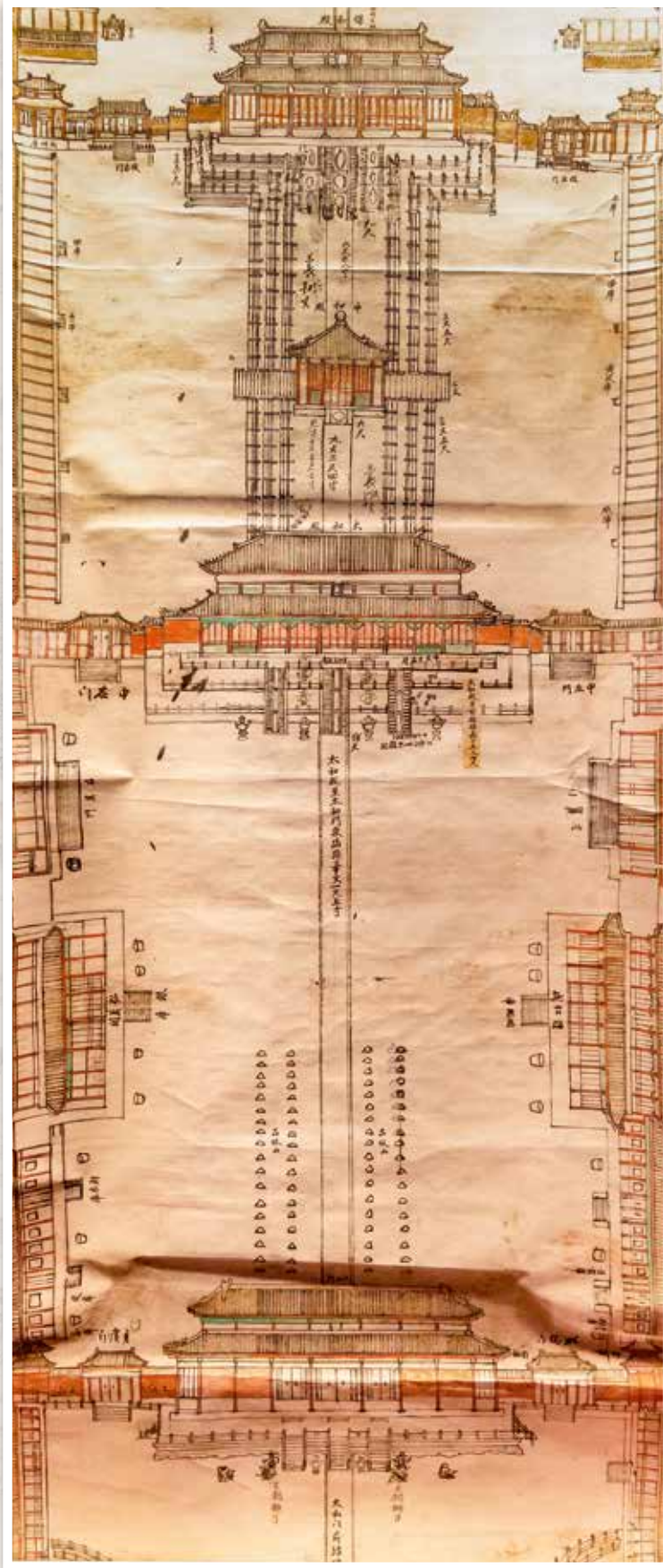
Grandes villes • Figures emblématiques

Texte by Gao Yuan Photos prises par Zhang Xin, Tong Tianyi, Zhang You, Yang Jianguo, Zhao Shuhua

Les grandes villes portent toujours l'empreinte de figures illustres.

Portons notre regard vers l'Orient, vers Pékin. Au fil de plus de trois millénaires d'histoire, cette capitale n'a jamais manqué de figures remarquables. Telles des étoiles, elles illuminent la voûte historique de cette ancienne capitale impériale. On y trouve des urbanistes à l'origine de la structure urbaine, des entrepreneurs et savants précurseurs, des révolutionnaires ayant éveillé la conscience nationale, des écrivains et artistes immortalisant le visage de la ville, ainsi que des messagers internationaux tissant des liens entre les civilisations.

Issus d'époques et de secteurs variés, ces figures ont façonné l'identité spirituelle singulière de Pékin. Leurs noms et leurs traces subsistent au sein des édifices, des ruelles, des demeures anciennes et des sites historiques. Ces lieux racontent leur accomplissement mutuel et leur croissance commune avec la ville.



▲ Plan de la famille Yangshi-Lei : axe central de la Porte-Daqing au Palais-Kunning (réplique)

Pour retracer le lien entre Pékin et ces figures, commençons par la configuration matérielle de la cité.

Il y a plus de sept siècles, Kubilai Khan confia à Liu Bingzhong la conception et l'aménagement de Dadu, la capitale des Yuan. Stratège avisé et organisateur rigoureux, il s'appuya sur le schéma des capitales royales des Zhou consigné dans le *Zhou Li - Kaogong Ji* (Rites des Zhou, Traité des artisans). Il adopta un plan quasi carré, un maillage viaire en damier, une symétrie axiale et l'agencement canonique : palais impérial au nord, marchés au sud, autel des ancêtres à l'est, autel du dieu du sol à l'ouest, dessinant la physionomie originelle de Pékin. Cette trame urbaine fut reprise et développée par les dynasties Ming et Qing et continue d'exercer une profonde influence sur l'aménagement pékinois du XXI^e siècle. Aujourd'hui, arpenter les ruelles Nord et Sud de Luogu Xiang ou flâner sur les rives du lac Shichahai permet encore de ressentir la trame historique façonnée au fil des siècles.

Le plan de Liu Bingzhong structura Pékin pendant sept siècles. Zhu Qiqian et Hou Renzhi ont ensuite bâti une vision moderne de l'urbanisme, conciliant rénovation du vieux centre et préservation du patrimoine. Au début du XX^e siècle, Zhu Qiqian appliqua les principes de l'urbanisme moderne pour réhabiliter la porte Zhengyangmen et percer les avenues Chang'an Est et Ouest. Il lança la première rénovation organique de vieux centres urbains chinois et marqua le début de la mutation de Pékin vers une métropole moderne. Surnommé « grand connaisseur de Pékin », l'historien-géographe Hou Renzhi consacra sa vie à la protection des traces vitales de la ville. Il élucida le point d'origine de Pékin, œuvra à leur inscription sur la première liste du patrimoine mondial de l'UNESCO et posa les fondements théoriques de la protection de Pékin comme ville historique et culturelle.

L'éveil des esprits possède une force de transformation bien supérieure à la simple construction de pierres et de briques.

Dans les années 1920, les idées du Mouvement de la Nouvelle Culture parcoururent Pékin. Depuis le Bâtiment Rouge de l'Université de Pékin, Li Dazhao, Cai Yuanpei et leurs camarades portèrent un profond éveil intellectuel. Pionnier de la diffusion du marxisme en Chine, Li Dazhao conduisit depuis sa résidence de la ruelle Wenhua des actions révolutionnaires inscrites dans l'histoire. Leurs idées devinrent une étincelle, insufflant à la nation le courage de réexaminer ses rapports avec elle-même et avec le monde ; cette force intérieure devint l'essence profonde du tempérament pékinois.

La littérature restitue avec délicatesse le visage ancien de la capitale et ses vicissitudes. Figure emblématique



▲ Tour de Zhengyangmen, réaménagée par Zhu Qiqian en 1915 pour fluidifier la circulation urbaine ancienne

de la littérature pékinoise, Lao She porta son regard sur les habitants des ruelles. Dans *Le Chameau Xiangzi*, *Quatre générations sous un même toit* et *La Maison de thé*, il dépeignit la détresse et la résilience des classes populaires face aux bouleversements de l'époque. Installé à Pékin, le journaliste et romancier Zhang Henshui immortalisa le cadre urbain, les usages et la vie populaire de l'époque républicaine. Ses fresques littéraires conservent l'atmosphère humaine de cette époque de profonde mutation.

Si l'écriture dessine le monde humain, la scène en révèle l'âme. Co-fondateur et metteur en scène général du Théâtre Populaire de Pékin, Jiao Juyin consacra sa carrière à explorer une voie de sinisation du théâtre occidental. Il intégra l'esthétique chinoise et les modes d'expression autochtones à la mise en scène occidentale, exerçant une profonde influence sur sa troupe et l'ensemble du théâtre chinois. Il adapta de nombreuses œuvres littéraires pour la scène, donnant corps aux écrits romanesques et leur permettant de toucher un public plus vaste.

Dans l'opéra traditionnel, Mei Lanfang, Han Shichang et d'autres artistes, influencés par les idées nouvelles, collaborèrent avec Qi Rushan, fin connaisseur de la théorie opératique, pour renouveler cet art contraint par des conventions codifiées. Ils permirent à cet art national de se moderniser à Pékin et d'accéder à une renommée mondiale.

Si écrivains et artistes de la scène

ont doté Pékin d'une identité humaniste singulière, des pionniers de multiples secteurs lui ont conféré un climat d'innovation et d'ouverture : Shen Jiaben, initiateur de la modernisation juridique par la réforme législative ; Zhan Tianyou, maître d'œuvre de la première voie ferrée conçue et construite par des ingénieurs chinois ; les journalistes Shao Piaoping et Lin Baishui, défenseurs de l'éthique journalistique au fil de leurs écrits ; Wu Liande et Lin Qiaozhi, pionniers de la santé publique et de la médecine moderne en Chine. Leur apport insuffla à la ville l'État de droit, la pensée scientifique et un projet concret de renouveau national, refondant l'identité moderne de Pékin.

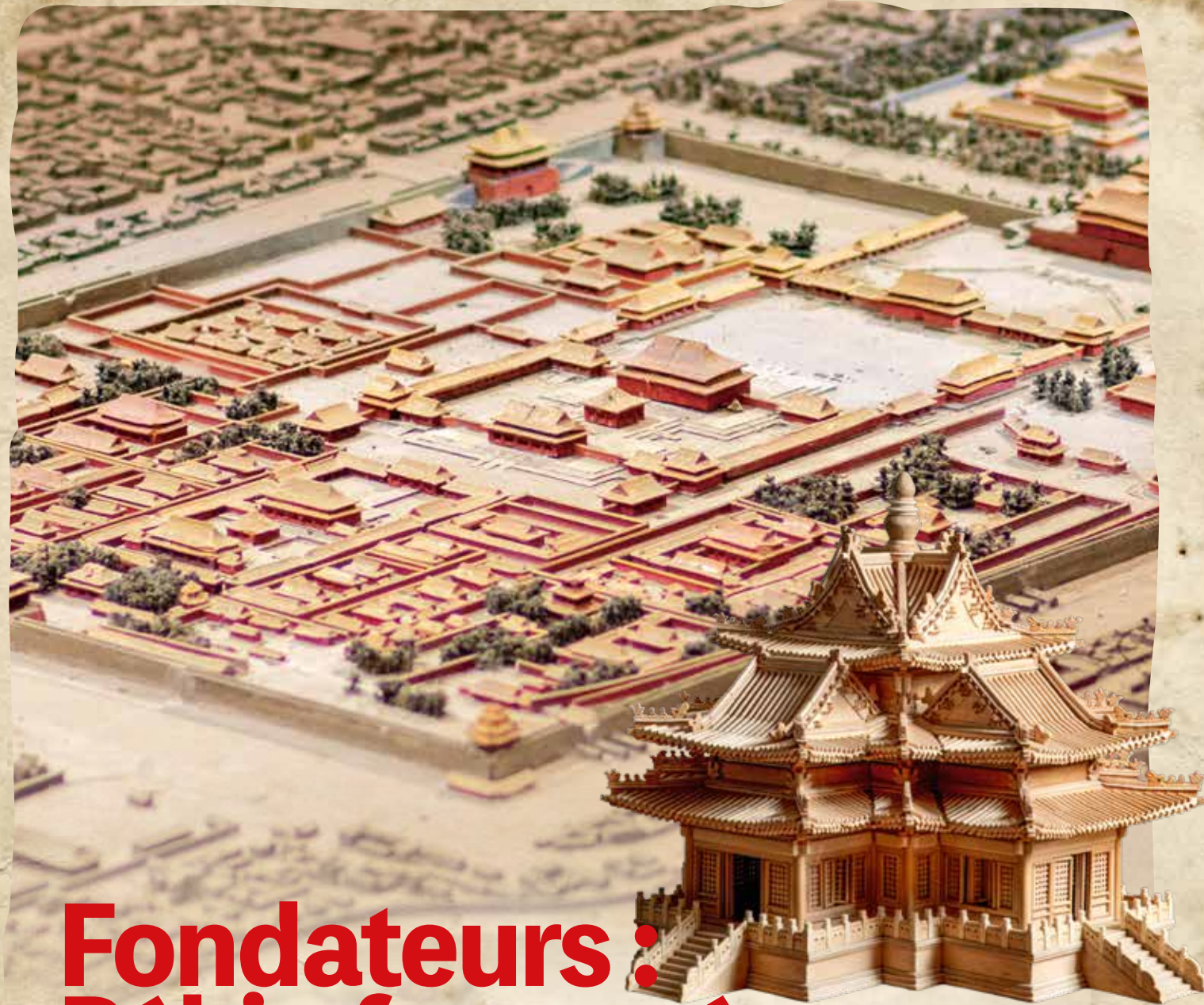
Si Pékin est une capitale culturelle millénaire, elle est aussi un phare du dialogue entre les civilisations. Depuis plus d'un siècle, des amis internationaux s'y sont enracinés. Par l'art, l'archéologie, la recherche et le journalisme, ils ont fait découvrir Pékin au monde et attiré les regards du monde sur elle. Le géologue suédois Johan Gunnar Andersson y installa son centre, dirigea les fouilles du site de l'Homme de Pékin à Zhoukoudian et introduisit l'archéologie et la géologie modernes en Chine. Giuseppe Castiglione fixa la splendeur de la capitale impériale par ses pinceaux ; Osvald Sirén consigna l'ancien visage de Pékin par la photographie et l'écrit ; John King Fairbank ouvrit une nouvelle ère pour la sinologie ; Israel Epstein et Edgar Snow furent témoins et chroniqueurs de la naissance de la République populaire de Chine. Plus que de simples observateurs, ils ont vécu et œuvré durablement à Pékin. Acteurs des échanges internationaux et témoins d'une amitié sino-étrangère pérenne, ils ont apporté une diversité dynamique à la ville et bâti cette grande fresque du dialogue entre les civilisations.

Aujourd'hui, arpenter les vieux bâtiments, les anciennes demeures et les ruelles où ont séjourné ces grands personnages permet de saisir leur héritage vivant, mémoire intemporelle de l'âme pékinoise.

La grande ville et ses figures emblématiques se sont accomplies l'une par l'autre pour accéder à l'immortalité.

▼ L'Hôtel Zhong'an de Pékin abrite l'ancienne résidence des époux Edgar Snow, dont des photos sont exposées sur les murs





Fondateurs : Pékin façonné par le savoir-faire

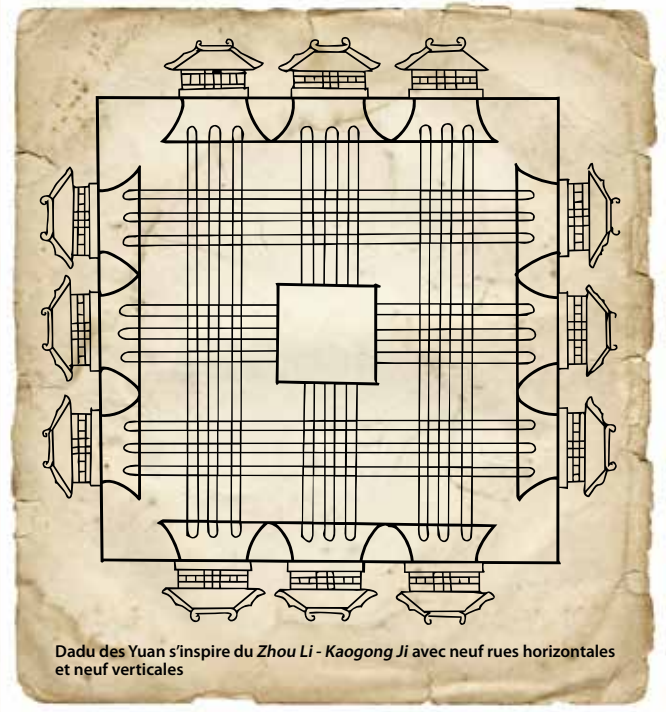
Texte Zhang Jian Photos prises par Tong Tianyi, Zhang Xin, Zhang You, He Rong

L'inscription de l'axe central de la capitale au Patrimoine mondial de l'UNESCO, la poursuite de la préservation de la vieille ville et l'avancée mesurée de la construction du centre secondaire... La rénovation urbaine de Pékin se poursuit aujourd'hui. Ces grands artisans de la ville - urbanistes, bâtisseurs et conservateurs qui ont dessiné les contours de la cité - font depuis longtemps partie de l'histoire urbaine pékinoise. Leurs noms ne sont pas souvent cités, mais les conceptions urbanistiques, le savoir-faire architectural et l'esprit indéfectible de dévouement à la protection de la cité qu'ils ont légué se sont intégrés au plus profond de Pékin. On peut dire que si Pékin a traversé plus de huit siècles d'épreuves en conservant son agencement originel et la continuité de son héritage culturel, ce n'est pas le fruit du hasard : c'est l'œuvre des générations successives de ces grands artisans de la ville.

Liu Bingzhong Le fondateur du tracé originel de Pékin

Au XIII^e siècle, le destin urbain de Pékin est marqué à jamais par Liu Bingzhong. En 1267, sur l'invitation de Kubilai Khan, il conçoit et dessine l'ensemble du plan de la nouvelle capitale des Yuan, assurant à la fois les levés topographiques et la conception générale de la ville. Savant polyvalent, versé dans le confucianisme, le bouddhisme, le taoïsme, l'astronomie et la géographie, il avait déjà supervisé l'aménagement de Shangdu. Il excellait à fusionner l'ampleur spacieuse des capitales nomades et les codes rituels de la civilisation chinoise du Centre. Plutôt que de copier aveuglément les modèles des dynasties précédentes, il s'inspire du *Kaogong Ji* (Artisans du travail), chapitre du *Zhou Li* (Rites des Zhou), pour intégrer les principes fondateurs de l'urbanisme traditionnel : « À gauche, le temple des ancêtres ; à droite, l'autel des divinités du sol et des grains ; au sud, la cour impériale ; au nord, les marchés ; neuf voies longitudinales et neuf voies transversales structurent la ville ». S'adaptant parfaitement à la topographie et à l'environnement naturel local, il édifie, sur la plaine nord-est de l'ancienne Zhongdu des Jin, l'une des capitales les plus vastes et les mieux ordonnées du monde médiéval.

Son innovation majeure consiste à instaurer pour la première fois le « point central » de la capitale. Après des relevés précis, il détermine le centre exact de la cité et trace l'axe nord-sud fondateur de Pékin. Cet axe structurant régit la disposition des palais, des bâtiments administratifs et du réseau viaire, et définit l'ordre spatial du développement urbain pékinois pour les siècles suivants. Perpétué sous les Ming et les Qing, il constitue



Dadu des Yuan s'inspire du *Zhou Li - Kaogong Ji* avec neuf rues horizontales et neuf verticales

aujourd'hui encore un emblème culturel majeur de la ville. La ville de Dadu (l'ancienne Pékin des Yuan) se distingue par un tracé urbain d'une rigueur exemplaire. Chaque porte urbaine donne naissance à une artère rectiligne, et des voies secondaires complètent le réseau entre deux portes. Associées aux rues longeant les remparts, neuf voies nord-sud et neuf voies est-ouest forment la trame urbaine parfaite

▼ Sculpture en pierre au parc des vestiges des remparts de Dadu des Yuan



de Dadu. Ce schéma rigoureux, repris et préservé dans la ville intérieure sous les Ming et les Qing, demeure un trait caractéristique du patrimoine historique de Pékin.

Conscient que l'urbanisme passe aussi par l'aménagement hydraulique, Liu Bingzhong accorde une attention particulière au Jishuitan lors de la conception de la capitale. Il confie à son élève Guo Shoujing la prospection des ressources en eau de la région. Celui-ci réalise la captation des sources de Baifu pour alimenter Dadu en eau douce et creuse la rivière Tonghuihe. Ainsi, le Grand Canal Pékin-Hangzhou, dont le terminus nord se situait autrefois sur la rivière Chaobaihe à Tongzhou, est prolongé jusqu'au Jishuitan à l'intérieur des murs de la ville. Ces aménagements fondent le réseau hydraulique du centre urbain actuel de Pékin.

Le plan de Dadu conçu par Liu Bingzhong dessine la première silhouette structurée de Pékin. Plus de sept siècles plus tard, malgré les renouvellements urbains constants, l'ossature de l'axe nord-sud, le réseau traditionnel de hutongs et le quartier historique de Shichahai conservent intact le cadre



▲ Sculpture de Liu Bingzhong au parc des vestiges des remparts de Dadu des Yuan

originel. La clarté et l'ordonnance du vieux Pékin tiennent essentiellement à la pérennité de ce projet visionnaire.

Aujourd'hui encore, en flânant dans les quartiers historiques de Nanluoguxiang, Dongsì et Xisi, les visiteurs retrouvent l'échelle viaire héritée de Dadu ; depuis le pavillon Wanchun du parc Jingshan, on contemple toujours cet axe urbain longitudinal qui traverse les époques.

▼ Tanxi Shengjing, paysage sur le fossé nord de la ville



« Yangshi-Lei » La moitié de l'histoire de l'architecture pékinoise

Après la fixation du plan général de la capitale, la famille « Yangshi-Lei » perpétue pendant huit générations et plus de deux cents ans la conception et la réalisation méticuleuses des grands ensembles impériaux : palais, autels, temples et jardins royaux.

La lignée des « Yangshi-Lei » regroupe les architectes de la famille Lei qui, depuis l'arrivée de Lei Fada à Pékin sous le règne de Kangxi jusqu'à Lei Tingchang à la fin des Qing, dirigent la conception des bâtiments impériaux et animent le Bureau des modèles de la Maison impériale. Maîtres d'œuvre et architectes en chef des plus grands chantiers royaux, ils participent à la reconstruction du Palais impérial, à l'aménagement du Yuanmingyuan, du Palais d'Été, du Temple du Ciel, de la colline Jingshan, de la Résidence d'été de Chengde ainsi que des nécropoles impériales est et ouest des Qing. D'où le proverbe populaire chinois : « L'œuvre des Yangshi-Lei constitue la moitié de l'histoire de l'architecture pékinoise ».

L'apport exceptionnel de cette famille ne réside pas seulement dans une grande maîtrise technique : elle a élevé l'architecture traditionnelle chinoise au rang d'une science de conception rigoureuse. Contrairement à l'idée reçue d'une architecture ancienne transmise uniquement par expérience et oralement, les innombrables dessins, plans et maquettes légués par les Lei démontrent une démarche scientifique structurée. Avant chaque chantier, ils élaborent des plans, des élévations, des perspectives et des dessins d'exécution extrêmement détaillés, consignés avec précision la structure, les dimensions et les techniques de construction. Pour les projets majeurs, ils réalisent également des tangyang, maquettes réduites à l'échelle destinées à l'approbation impériale. Ces maquettes, confectionnées



▲ Exposition des maquettes échantillons chauffées de la famille Yangshi-Lei au Musée du Palais Gong

en carton, tiges de sorgho et bois, sont façonnées par chauffage à l'aide d'outils adaptés, à l'échelle de 1/100 ou 1/200. Démontables couche par couche, elles révèlent charpentes intérieures, décors peints et dimensions exactes une fois la toiture retirée. Aujourd'hui, ces plans et maquettes définitifs constituent des sources matérielles inestimables pour l'étude des techniques architecturales traditionnelles chinoises.

À la fin de la dynastie des Qing, les chantiers impériaux cessent leurs activités, le Bureau des modèles disparaît et la famille Lei entre dans le déclin. Heureusement, ses précieuses archives architecturales sont sauvées de la disparition. Elles regroupent des élévations frontales et latérales, des vues rotatives et des plans topographiques, enregistrant les moindres détails structurels et dimensionnels. On y trouve également des « dessins de suivi de chantier », qui retracent l'intégralité du déroulement des travaux : choix du site, excavation, aménagement des chambres funéraires souterraines jusqu'à la finalisation de la toiture. En 2007, ces archives sont inscrites au *Registre de la Mémoire du Monde* de l'UNESCO, devenant le cinquième dossier chinois inscrit à ce programme.



▲ Portrait d'un membre de la famille Yangshi-Lei en tenue de cour sous la dynastie Qing

Aujourd'hui, en visitant le Palais impérial, le Palais d'Été ou la colline Jingshan, on admire à la fois des chefs d'œuvre architecturaux et un savoir-faire transmis de génération en génération. Des proportions harmonieuses, des structures rigoureuses et des aménagements paysagers poétiques forment le paysage culturel emblématique de Pékin et confèrent à cette capitale millénaire une beauté architecturale intemporelle.

Zhu Qiqian Le pionnier de la modernisation raisonnée de l'ancienne capitale

Avec l'arrêt des travaux impériaux, la famille « Yangshi-Lei » quitte la scène historique. La famille, éprouvée par les troubles sociaux, est contrainte de mettre en vente ses archives graphiques. Conscient de leur valeur patrimoniale, l'architecte Zhu Qiqian intervient immédiatement pour leur sauvegarde. Sous son impulsion, la Fondation Culturelle acquiert l'ensemble des documents, confiés ensuite à la Bibliothèque de Beiping. En 1930, plus de dix camions d'archives architecturales sont préservés pour 4 500 pièces d'argent.

Après la chute des Qing, Pékin fait face à un double défi : la disparition progressive des dessins anciens et des savoir-faire traditionnels, et l'urgence de moderniser ses infrastructures (élargissement des rues, amélioration de la circulation, équipements urbains). Dans le même temps, ses remparts, palais, autels et temples séculaires incarnent la mémoire essentielle de la ville. Dès lors, concilier modernisation urbaine et préservation du patrimoine devient l'enjeu majeur de l'époque. C'est dans ce contexte que Zhu Qiqian œuvre pour la transformation de Pékin.

Pionnier de l'urbanisme moderne pékinois, il mène des travaux municipaux déterminants. Il transforme l'Autel des Dieux du Sol et des Grains en le premier parc public citoyen de la ville, aujourd'hui le parc Zhongshan. Il réaménage la porte Zhengyangmen, démolit une partie des remparts de la cité impériale, ouvre les axes est-ouest de l'avenue Chang'an et les voies nord-sud structurantes, construit la ligne de chemin de fer de ceinture et aménage le nouveau quartier de Xiangchang. Ces aménagements mettent fin à l'enclavement de l'ancienne capitale et lui permettent d'accéder aux fonctions d'une ville moderne et ouverte.

Si ces aménagements peuvent sembler ordinaires aujourd'hui, ils marquent un tournant décisif : Pékin n'est plus uniquement une capitale au service du pouvoir impérial, mais une ville moderne au service de ses citoyens. Les avenues larges remplacent les voies réservées aux élites, les espaces publics se multiplient, et de nouveaux équipements commerciaux, culturels et sociaux transforment profondément la physionomie urbaine.

À la différence de nombreux urbanistes de son époque, Zhu Qiqian défend l'idée que la modernisation ne doit jamais se faire au détriment du patrimoine historique et culturel. Dès le début du XX^e siècle, il formule le principe de « restauration à l'identique », fondement de la sauvegarde du bâti ancien chinois. Il organise des relevés systématiques du Palais impérial, de l'axe central, des tours de la Cloche et du Tambour, du Temple des Ancêtres et de l'Autel des Dieux du Sol et des Grains, fournissant les premières bases scientifiques pour les futures restaurations patrimoniales. Ce principe,



▲ Zhu Qiqian

aujourd'hui fondateur de la protection du patrimoine en Chine, trouve son origine dans ses travaux et continue d'être appliqué.

Il s'investit également pleinement dans la préservation de la culture urbaine. Pour conserver les vestiges impériaux dispersés dans les palais et jardins royaux, il contribue à la création de l'Ancienne Galerie des Antiquités, ancêtre du Musée du Palais impérial. Il

fonde par ailleurs la Société d'Études de l'Architecture Chinoise, regroupant des chercheurs éminents comme Liang Sicheng, Lin Huiyin et Liu Dunzhen. Cette institution réalise les premières enquêtes systématiques sur l'architecture traditionnelle chinoise et structure la transmission scientifique des savoir-faire de la construction traditionnelle.

Il fait évoluer l'urbanisme pékinois : d'une logique de construction empirique vers une conscience de la sauvegarde patrimoniale, d'une restauration artisanale vers une démarche scientifique de relevés et de recherche. Sa vision prospective permet aujourd'hui à Pékin de perpétuer son héritage historique dans un développement urbain rapide et maîtrisé.

Hou Renzhi À la recherche des origines urbaines de Pékin

Toute ville a besoin de bâtisseurs et d'interprètes. Si Liu Bingzhong, la famille « Yangshi-Lei » et Zhu Qiqian ont forgé la structure spatiale, le style architectural

▼ En 1914, Zhu Qiqian transforma l'autel impérial en Parc Central, premier parc citoyen de Pékin (ancêtre du Parc Zhongshan)



▲ Pour Hou Renzhi, l'étang Lianhua est l'âme de Pékin. Il le préserva durant la construction de la Gare Ouest, où fut créé le parc de l'Étang Lianhua

et la physionomie moderne de Pékin, Hou Renzhi, quant à lui, dédie sa vie à redécouvrir le fil conducteur de son histoire urbaine, pour éclairer les racines de la ville contemporaine.

Pionnier de la géographie historique chinoise, Hou Renzhi consacre l'ensemble de sa carrière à l'étude de Pékin. Il arpente inlassablement ses rues et ses sites anciens, dépouille d'innombrables documents historiques et étudie l'évolution de ses cours d'eau et de ses ponts. En associant géographie historique et urbanisme, il jette les bases scientifiques de la protection et de la valorisation de la vieille ville de Pékin.

Pour lui, une ville se compose autant de bâtiments que de mémoires vivantes. Les cours d'eau, les lacs et les ponts, même les plus ordinaires, sont des témoins irremplaçables de son évolution. Dans les années 1990, lors de la construction de la nouvelle gare de Pékin-Ouest, le lac Lianhuachi menaçait d'être détruit pour les besoins du chantier, beaucoup le jugeant dépourvu d'utilité moderne. Hou Renzhi démontre fermement que ce lac est un berceau de la civilisation pékinoise, porteur des origines de l'ancienne capitale, et qu'il ne peut être sacrifié au nom d'un

urbanisme déraciné. Grâce à ses efforts et à ceux de nombreux acteurs, le projet de gare est révisé et le lac intégralement préservé. Aujourd'hui, chaque été, ses eaux sont couvertes de lotus blancs et roses, offrant un paysage paisible que les promeneurs doivent à la persévérance de ce savant.

Il œuvre également à la protection et à la restauration du pont Wanning, démontrant qu'il n'est pas seulement un bien patrimonial ordinaire, mais l'un des points fondateurs de l'axe central de Dadu, la capitale des Yuan. Sous son initiative, le pont retrouve son nom historique et ses abords hydrauliques sont restaurés, ramenant à la vie une page essentielle de la mémoire originelle de Pékin.

La plus grande contribution de Hou Renzhi est d'avoir abordé la ville avec un regard d'historien. Il défend l'idée que le développement urbain doit respecter la structure et l'héritage culturel de Pékin, et que la rénovation urbaine doit créer un dialogue entre histoire et modernité, plutôt que de rompre avec le passé. Sa vision marque profondément l'urbanisme et la politique de protection du patrimoine pékinois, et constitue le fondement

intellectuel de la préservation de l'axe central et de l'aménagement de la ville historique et culturelle.

Figure majeure de l'histoire urbaine de Pékin, Hou Renzhi est avant tout un gardien dévoué de la cité ancienne. S'il n'a laissé ni palais fastueux ni jardins somptueux, il a offert à Pékin la conscience de ses racines. Il a enseigné que le patrimoine urbain ne se limite pas aux pierres des monuments, mais réside dans la continuité vivante de l'histoire et de la culture de la ville.

De Liu Bingzhong à Hou Renzhi, ces quatre personnalités - conseiller impérial, maîtres artisans, administrateur urbain et savant érudit - ont vécu à des époques différentes, mais partagent une même ambition : faire évoluer Pékin sans jamais effacer son identité profonde. Aujourd'hui, en déambulant sur l'axe central millénaire, en serpentant dans les hutongs, en contemplant la colline Jingshan ou en naviguant sur les eaux du Shichahai, on perçoit au-delà du paysage urbain la sagesse et la clairvoyance de ces générations de bâtisseurs. Ils n'ont pas seulement façonné une ville : ils ont forgé son caractère unique, qui traverse les siècles et fait la renommée culturelle de Pékin dans le monde entier.

Pionniers : Parcourir des voies inexplorées

Texte Ma Kai Photos prises par Zhang Xin, Tong Tianyi, Cao Bing, He Rong, Gong Yuexian



Le développement d'une ville ne se réduit pas aux transformations matérielles que représentent l'extension des rues et des ruelles ainsi que l'édification des bâtiments. Il porte aussi l'héritage spirituel de générations de pionniers : portés par leurs idéaux, ils ont rompu avec les vieilles structures féodales établies et ouvert de nouvelles perspectives à travers leurs œuvres. Par leurs actions novatrices, ils ont remodelé le tissu urbain, l'âme collective et les fondements de la vie sociale du Pékin moderne et contemporain. Ils ont permis à l'ancienne capitale de se libérer des entraves de l'ancien régime et d'entrer dans une renaissance moderne.

Une rupture juridique : les lois millénaires cèdent la place à de nouvelles dispositions

Au n° 1 de la ruelle Jinjing, hors de la porte Xuanwu, se dresse une demeure à trois cours. Le pavillon Zhenbilou, de style sino-occidental, fut la bibliothèque et le salon de Shen Jiaben, ministre chargé de la réforme législative à la fin des Qing. Il y conserva plus de 50 000 ouvrages et y passa, de 1903 à 1913, les dix dernières années de sa vie, décennie décisive pour la modernisation du droit chinois.

La modernisation de Pékin commence par une refonte des institutions. À la fin des Qing, depuis la ruelle Jinjing, Shen Jiaben entreprit une réforme législative qui brisa des siècles de lois féodales et de peines cruelles. Père fondateur de la modernisation juridique chinoise, il fit de Pékin la première ville à rompre avec la justice barbare pour entrer dans l'ère du droit moderne.

Fort de décennies d'étude et de pratique au Tribunal des Peines, Shen Jiaben connaissait les travers de l'ancienne justice : exécutions publiques, torture systématique, inégalités entre Mandchous et Han, sujétion des domestiques, châtiment collectif, pratiques incompatibles avec la modernité. En 1902, nommé ministre de la révision législative, il engagea une transformation radicale du droit chinois.

À la lueur des bougies du Zhenbilou, il supprima des supplices comme le lingchi (supplice du pal), la décapitation exposée ou le tatouage pénal, et mit fin aux exécutions publiques en remplaçant les peines manifestes par des peines



▲ Shen Jiaben

cachées. Il interdit la traite des êtres humains, instaura l'égalité juridique et posa les principes modernes de la légalité des délits et des peines et de la responsabilité individuelle, faisant de la

▼ Ruelle Jinjing, ancienne résidence de Shen Jiaben



loi un bien commun impartial.

Au cœur des débats entre rites et droit, il révisa les codes, sépara le droit pénal du droit civil, introduisit des incriminations modernes (chemins de fer, télécommunications, finances) et mit en place le premier cadre judiciaire moderne du pays : tribunaux, parquets, barreau, aide juridictionnelle, réforme des prisons. Il fonda à Pékin une école de droit, traduisit des codes étrangers et fit de la capitale le foyer de la pensée juridique moderne.

Pékin fut le théâtre de ses réformes et se dota du premier appareil judiciaire moderne de Chine. Aujourd'hui, ses fondements institutionnels et ses principes juridiques remontent à cette réforme d'il y a un siècle. L'œuvre de Shen Jiaben forgea l'identité de la capitale : gouvernance par la loi, équité, justice civilisée, héritage essentiel pour sa gouvernance moderne.

Les débuts du chemin de fer chinois : un grand chemin commence par un premier pas

Partant de Liucun (Fengtai, Pékin), l’ancienne ligne Pékin-Zhangjiakou longue de 200 km traversa Nankou, le col de Juyongguan et Badaling jusqu’à Zhangjiakou. Première ligne ferroviaire majeure entièrement conçue et construite par des Chinois sans aide étrangère, elle fut dirigée par Zhan Tianyou, ingénieur civil diplômé de l’Université Yale.

Porteur d’humiliation et d’espoir, ce projet stratégique à valeur militaire, économique et politique suscita la rivalité entre la Grande-Bretagne et la Russie. Convaincues que la Chine était incapable de construire seule une telle infrastructure, les puissances étrangères raillèrent l’absence supposée d’ingénieurs chinois qualifiés.

Chargé de cette mission délicate, Zhan Tianyou retint le tracé de Guanggou. Ce secteur montagneux aux falaises abruptes présentait un dénivelé de près de 60 mètres. Le chantier, extrêmement ardu, était sans précédent en Chine et rare dans le monde à son époque.

Le percement de quatre tunnels, dont celui de Badaling (1 092 mètres),



Statue en bronze de Zhan Tianyou

constitua le plus grand défi. Sans machine moderne, les ouvriers travaillaient exclusivement à la main. Zhan Tianyou innova dans la méthode de creusement : progression bilatérale nord-sud complétée par deux puits centraux, permettant six fronts de travail simultanés et la réalisation du premier long tunnel ferroviaire chinois à la seule force humaine.

Pour surmonter les pentes abruptes, il inventa à Qinglongqiao le tracé en zig-zag. Deux locomotives fonctionnant selon le système de double traction-poussée et une inversion au sommet

permettaient de gagner en hauteur par la distance, résolvant le problème des rampes pour les locomotives à vapeur.

Achevée en octobre 1909, deux ans avant l’échéance initiale, la ligne fut réalisée sans dépassement de budget, avec même une économie de 280 000 liang d’argent, stupéfiant les experts ferroviaires occidentaux.

Sa mise en service ouvrit l’ère de la construction ferroviaire autonome chinoise. Elle transforma le nord de Pékin : les villages isolés devinrent des bourgs commerciaux, tandis que Xizhimen et Qinghuayuan devinrent des nœuds de transport majeurs. Stimulant les échanges marchands, elle dota la capitale d’infrastructures modernes, étendit son espace urbain au-delà des anciens murs et dessina les bases du développement nord pékinois.

La statue de Zhan Tianyou à la gare de Qinglongqiao symbolise l’héritage ferroviaire centenaire de Pékin. Mise en service fin 2019, la ligne à grande vitesse Pékin-Zhangjiakou, infrastructure clé des Jeux Olympiques d’Hiver de 2022, relie les trois sites compétitifs en une heure. Dotée de rames intelligentes olympiques, elle assura efficacement les transports durant la compétition. Alliant innovation technologique et respect

de l’environnement, elle favorise le développement régional de Pékin-Tianjin-Hebei et l’industrie hivernale de Zhangjiakou. Aujourd’hui, les trains à 350 km/h filant sous Badaling perpétuent l’esprit pionnier d’hier, illustrant l’aura unique de Pékin, « ville des deux Jeux olympiques ».

Lin Baishui et Shao Piaoping : deux martyrs de la presse, cent jours d’écart

À l’intersection des ruelles Sichuanying et Mianhua du district de Xicheng à Pékin, se dresse une demeure traditionnelle à deux cours aux murs et tuiles grises, porte vermillon et perron de pierre. Il y a un siècle, elle abritait le siège du *Shehuiribao* et la résidence de Lin Baishui. Tout proche, la ruelle Weiran accueillait le *Jingbao*. C’est dans ces ruelles que Shao Piaoping et Lin Baishui, pionniers du journalisme chinois, ont écrit la page héroïque et tragique de la presse moderne nationale.

Au début de la République de Chine, Pékin était le théâtre d’un violent affrontement entre idées anciennes et nouvelles, dans un contexte politique trouble et d’opinion confuse. Shao Piaoping et Lin Baishui firent de leur plume une épée et de leurs journaux un flambeau. Véritables pionniers de la presse moderne, ils éveillèrent les consciences, accélérèrent l’évolution de leur époque et insufflèrent à l’ancienne capitale un esprit d’émancipation et de progrès.

Installé à Pékin en 1916, Shao Piaoping prit la direction du *Jingbao*. À l’époque, la presse locale était inféodée aux puissants, conservatrice et détachée des intérêts populaires. Fidèle à sa devise « épaules de fer, plume acerbe », il défendit l’indépendance journalistique, l’objectivité et la voix du peuple. À l’aube du Mouvement du 4 mai, il fit du *Jingbao* une tribune majeure : premier à couvrir les mouvements étudiants, à dénoncer la tyrannie des seigneurs de guerre et à diffuser les idées marxistes, il fit de Pékin



▲ Mémorial Lin Baishui

le cœur de l’opinion progressiste du nord de la Chine.

Parallèlement, Lin Baishui fonda le *Gongyanbao*, premier journal pékinois en langue vernaculaire, portant le principe ferme de « parler le langage du peuple, non des fantômes ; dire la vérité, jamais le mensonge » pour critiquer les maux de l’époque. Il créa ensuite le *Shehuiribao* avec pour devise « rénover la presse, impulser la transformation sociale », multipliant les révélations sur les turpitudes des seigneurs de guerre.

Mais la vérité se paya au prix fort. En avril 1926, les forces coalisées occupèrent Pékin. Le 26 avril, Shao Piaoping fut exécuté par la clique de Fengtian. Sans céder à la terreur, Lin Baishui continua de dénoncer les fléaux du temps. Son article virulent sur les bureaucrates irrita le seigneur de guerre Zhang Zongchang ; arrêté le lendemain, il fut fusillé le 5 août. Moins de cent jours séparèrent les deux sacrifices. D’où la formule emblématique « Deux héros, cent jours », qui incarne l’héroïsme tragique de ces deux géants de la presse républicaine.

Par leur plume engagée, Shao Piaoping et Lin Baishui forgèrent l’âme de la presse pékinoise moderne. Ils transformèrent l’ancienne capitale, autrefois fermée et censurée, en un lieu d’idées neuves et de libre expression. Leur intégrité professionnelle et leur dévouement populaire restent une identité spirituelle pour la presse et l’opinion publique pékinoises, nourrissant aujourd’hui encore le rayonnement culturel et le renouveau civilisationnel de la capitale nouvelle.

▼ La gare de Qinglongqiao sur la ligne Pékin-Zhangjiakou conserve son aspect centenaire



Statue de Lin Baishui

Statue de Shao Piaoping



▲ Ancienne résidence de Wu Liande, ruelle Dongtangzi



Statue de Wu Liande

Deux géants de la médecine : des mains expertes et un cœur bienveillant au service du peuple

Longue de plus de 700 mètres et d'apparence modeste, la ruelle Dongtangzi vit naître deux figures emblématiques de la médecine moderne chinoise.

Les nos 4 et 6 de la ruelle abritent l'ancienne demeure du docteur Wu Liande, pionnier de la santé publique. Docteur en médecine de l'Université de Cambridge et sous-directeur de l'École de médecine militaire de Tianjin, il fut chargé en 1910 de la lutte contre la peste pulmonaire dévastatrice dans le nord-est chinois. Grâce à des mesures scientifiques efficaces, il éradiqua l'épidémie en quatre

scientifique mondial à définir la peste pulmonaire, fondateur du système de quarantaine portuaire chinois et premier chercheur chinois nommé au Prix Nobel.

Pionnier de la santé publique, il participa à la création d'établissements médicaux modernes, dont l'Hôpital du Peuple de l'Université de Pékin, et contribua activement au développement du Peking Union Medical College, consolidant les bases du système sanitaire moderne chinois.

Le n° 10 de la ruelle abrite l'ancien cabinet médical de Lin Qiaozhi, grande figure de l'obstétrique et de la gynécologie. Première femme médecin chinoise autorisée à exercer au sein du Peking Union Medical College en 1929, elle ouvrit un cabinet privé pendant la guerre pour soigner les femmes et les enfants. Après la fondation de la Chine nouvelle, elle créa le premier hôpital public spécialisé en gynécologie-obstétrique du pays, résolut des difficultés médicales internationales et inventa de nouvelles thérapeutiques, réduisant fortement la mortalité maternelle et néonatale à Pékin.

Célibataire toute sa vie, elle consacra son existence à la santé maternelle et infantile. Surnommée « Mère de dix mille bébés », elle fit naître des dizaines de milliers d'enfants. Ses

▼ Villa de l'Hôpital Xiehe : où vécut Lin Qiaozhi, « mère de dix mille bébés »



dossiers médicaux manuscrits, rigoureux et soignés, restent encore aujourd'hui des références médicales précieuses.

Séparées de quelques pas seulement, leurs anciennes résidences témoignent de leur même dévouement humaniste. À des époques différentes et dans des domaines distincts, ils ont forgé l'esprit de la médecine moderne pékinoise au service du peuple et consolidé les fondements de la santé publique et de la gouvernance sanitaire de la capitale.

Une archéologie nouvelle réveille l'histoire de la civilisation de l'ancienne capitale

À l'aube de l'archéologie moderne chinoise, les vestiges humains et civilisationnels de Pékin manquaient de fouilles et de protections systématiques. La dégradation du patrimoine cacha longtemps la préhistoire de la capitale. Président de l'Académie des Sciences de Chine, Guo Moruo pilota la protection du site de Zhoukoudian, l'extension muséale et la standardisation de la recherche archéologique, faisant de Pékin le pôle national de référence en paléanthropologie et restituant ses racines civilisationnelles.

Découvert en 1921, le site de Zhoukoudian marqua la science mondiale en 1929, quand Pei Wenzhong y exhuma la première calotte crânienne complète de l'Homme de Pékin (Homo erectus pekinensis). Avant 1949, l'influence étrangère, la gestion désordonnée des fossiles et l'absence de supervision paralysèrent la conservation et la recherche. Après la fondation de la Chine nouvelle, Guo Moruo a classé le site parmi les priorités culturelles et impulsé des fouilles normalisées, la création de collections muséales et l'approfondissement des études.

Sous sa direction, le premier musée du site de Zhoukoudian ouvrit en 1953, comblant l'absence d'espace dédié à la présentation et à l'étude des vestiges

préhistoriques. En 1971, il supervisa l'extension du musée, enrichit les expositions et calligraphia le nom de l'établissement ainsi que l'inscription « Grotte de l'Homme-singe ». Il définit des règles de protection, délimita la zone de conservation du mont Longgushan et finança l'acquisition foncière, empêchant la destruction des sites et préservant l'intégrité des strates préhistoriques.

Sur le plan académique, Guo Moruo bâtit le premier système archéologique autonome de Pékin. Il fédéra des experts pluridisciplinaires, standardisa les méthodes de fouille, synthétisa des décennies de découvertes et rédigea des ouvrages de référence sur l'évolution de l'Homme de Pékin. Mettant fin à la dépendance académique étrangère, il affirma l'indépendance de la recherche locale et fit de Zhoukoudian une référence mondiale, préfigurant son inscription au Patrimoine Mondial de l'UNESCO en 1987.

Au-delà de Zhoukoudian, il coordonna les travaux archéologiques sur tout le territoire pékinois, assurant la préservation des vestiges du site Shang-Zhou de Liulihe et de la vieille ville. Il instaura un recensement permanent du patrimoine, développa l'enseignement de l'archéologie et forma des talents locaux. Pour lui, l'archéologie révèle les racines de Pékin, capitale millénaire et berceau de la civilisation chinoise.

▼ Bureau de Guo Moruo dans son ancienne résidence



Par ses recherches, ses réformes et son implication sur le terrain, Guo Moruo préserva le patrimoine souterrain de Pékin. Il fit des vestiges du mont Longgushan une empreinte culturelle locale, combla les lacunes de la recherche préhistorique chinoise et révéla le fil conducteur civilisationnel d'un million d'années. Il est le pionnier de l'archéologie moderne pékinoise et l'initiateur de sa renaissance civilisationnelle.

Génération après génération, des pionniers s'enracinèrent à Pékin pour innover et se dévouer. Brisant les limites de leur époque et enrichissant l'identité urbaine, ils dessinent son identité spirituelle et guident la capitale millénaire dans sa renaissance continue.



Statue assise de Guo Moruo

Semeurs : Une étincelle embrase le pays

Texte Gao Yuan Photos prises par Tong Tianyi, Zhang Xin



Pékin est une ville irriguée par un sang révolutionnaire. Il y a un siècle, d'innombrables pionniers, mus par des idéaux révolutionnaires, y étudièrent, y vécurent et y luttèrent, y laissant de profondes empreintes. Aujourd'hui, ces marques, semblables à des monuments commémoratifs, conservent le souvenir des luttes opiniâtres menées par révolutionnaires et patriotes pour l'éveil national, et incarnent l'héritage révolutionnaire transmis de génération en génération au cœur de la capitale.

Le « Bâtiment rouge » de l'Université de Pékin : là où se lève l'aube

Au n°29, avenue Wusi, district de Dongcheng, Pékin, au bord d'une artère animée, le « Bâtiment rouge », édifice tout en briques rouges, se dresse fièrement au fil d'un siècle de vicissitudes.

Achevé en 1918 dans un style occidental, il abrita le siège de l'Université de Pékin, sa faculté des lettres et sa bibliothèque, figurant parmi les constructions les plus modernes de la capitale à l'époque. Site-témoin emblématique du Mouvement des Nouvelles Cultures, du Mouvement du 4 mai, de la diffusion du marxisme et de la première organisation communiste pékinoise, il conserve la trace des pionniers qui œuvrèrent au salut de la patrie.

Sa mise en service coïncida avec la nomination de Cai Yuanpei au poste de recteur de l'université. Porté par le principe « liberté de pensée, accueil de toutes les doctrines », il entreprit des réformes audacieuses qui portèrent l'établissement à l'apogée de la vie académique chinoise. L'université attira d'éminentes personnalités et vit fleurir de nombreuses associations étudiantes, faisant du « Bâtiment rouge » le cœur des idées nouvelles. Chen Duxiu, Li Dazhao, Lu Xun et Hu Shi s'y rassemblèrent. Des revues majeures, telles que *La Jeunesse* (*Xinqingnian*), *La Renaissance* (*Xinchao*) et *La Revue hebdomadaire* (*Meizhoupinglun*), y furent rédigées et imprimées par les enseignants et étudiants, diffusant leurs idées à travers tout le pays et au-delà des frontières. Ces publications brisèrent les carcans de l'éthique féodale et déclenchèrent la première grande vague d'émancipation des esprits dans la Chine moderne.

En 1919, le bâtiment devint le berceau



▲ Salle d'exposition du Bâtiment Rouge de l'Université de Pékin

du Mouvement du 4 mai. La déclaration du Mouvement du 4 mai y fut rédigée et imprimée, les cortèges de manifestants s'y rassemblèrent avant leur départ, et les représentants étudiants pékinois y créèrent une fédération pour unifier et coordonner le mouvement patriotique. Portés par un ardent patriotisme, de nombreux jeunes progressistes firent du bâtiment leur base d'action pour rechercher la voie de salut et de renforcement national.

Ce site fut également le creuset de la première génération de marxistes chinois et du premier groupe d'étude marxiste du pays. En janvier 1918, âgé de 29 ans, Li Dazhao prit ses fonctions de directeur de la bibliothèque universitaire, dont le bureau se situait au rez-de-chaussée du bâtiment. Il anima les jeunes progressistes dans des activités d'étude et de diffusion du marxisme et fonda en mars 1920 le Cercle d'études sur la doctrine marxiste. En août de la même année, le jeune Mao Zedong occupa le poste d'assistant-bibliothécaire au sein de l'établissement. Par une lecture assidue

d'ouvrages progressistes et une immersion dans la pensée révolutionnaire, il forgea une conviction marxiste solide et inébranlable.

Témoin du « grand éveil national » et du « grand tournant historique » de la Chine, le « Bâtiment rouge » vit naître les premières étincelles de la révolution moderne. Vague après vague, des intellectuels éveillés partirent d'ici pour sillonner tout le territoire chinois et répandre ces germes idéologiques à travers le pays.

Aujourd'hui, après des travaux de restauration et de conservation et une mise en valeur muséographique complète, le site accueille des expositions permanentes et des expositions thématiques. Ce repère historique majeur du centre de Pékin rayonne d'un nouvel éclat à l'ère contemporaine.



TIPS

Adresse : n°29, avenue Wusi, district de Dongcheng, Pékin

Conditions de visite : Conditions de visite : sans réservation



▲ Pièces présentées dans le Bâtiment rouge de l'Université de Pékin

Ruelle Wenhua : La flamme de la jeunesse illumine l'ère du réveil

Au cœur des ruelles paisibles du sud de Pékin, la ruelle Wenhua offre un cadre tranquille à l'écart de l'agitation urbaine. L'ancienne résidence de Li Dazhao se situe au n° 24 de cette ruelle. Modeste demeure traditionnelle pékinoise, elle constitue un site fondateur majeur du mouvement communiste chinois. Gravé sur le mur ouest de la ruelle, un célèbre distique d'auto-exhortation témoigne de la portée symbolique du lieu et de l'envergure de son illustre occupant : « Des épaules d'acier pour porter la justice, une plume habile pour éclairer les esprits ».

Li Dazhao y résida de 1920 à janvier 1924, quatre années décisives, marquées par la gestation théorique, la préparation organisationnelle puis les débuts du Parti communiste chinois. Ce lieu, où il vécut le plus longtemps hors de sa terre natale, constitue « l'âge d'or » de sa maturité intellectuelle et de son engagement révolutionnaire.

Pendant cette période, tout en dispensant un enseignement marxiste au « Bâtiment rouge » de l'Université

de Pékin, Li Dazhao œuvra activement à la préparation de la fondation du Parti. Dans cette petite cour, il reçut des représentants du Komintern pour négocier les modalités de création du Parti communiste chinois. Des pionniers comme Chen Duxiu et Deng Zhongxia fréquentèrent assidûment les lieux. Ensemble, ils animèrent le Cercle d'études sur la doctrine marxiste et constituèrent la première organisation communiste pékinoise, attirant intellectuels et jeunes avancés en quête d'une voie de salut de la patrie.

Au-delà de la théorie livresque, Li Dazhao inscrivit sa démarche dans la lutte concrète, œuvrant à l'alliance entre le marxisme et le mouvement ouvrier. Après la création du groupe communiste local, il fonda l'école de formation ouvrière de Changxindian, favorisa l'émergence des syndicats et publia les hebdomadaires *Le Travailleur* et *L'Ouvrier* pour éclairer les masses populaires et semer les germes de la révolution au sein du peuple.

Classé site historique et culturel majeur protégé au niveau national et base d'éducation révolutionnaire, le lieu a fait l'objet d'une rénovation muséographique et d'une mise à jour des expositions. Il propose une

restitution fidèle des espaces où vécurent Li Dazhao et sa famille ainsi qu'une exposition thématique « Porteur d'étincelles : pensée et pratique révolutionnaires de Li Dazhao ».

L'exposition thématique retrace son parcours de pionnier du marxisme en Chine, de cofondateur du Parti et de précurseur des pratiques révolutionnaires populaires. Parmi les pièces les plus précieuses figurent les huit secondes d'images d'archives conservées de Li Dazhao ainsi que son ouvrage *Essentiels sur l'étude de l'histoire*, œuvre fondatrice de l'historiographie marxiste chinoise du XX^e siècle, dont le tirage initial fut extrêmement limité. Par ailleurs, le spectacle-visite immersif « Monsieur Shouchang » renouvelle la transmission de son héritage spirituel auprès du public contemporain.



Adresse : n°24, Ruelle Wenhua, district de Xicheng, Pékin

Conditions de visite : réservation obligatoire via le compte WeChat officiel « Ancienne résidence de Li Dazhao à Pékin »



▲ Bureau de Li Dazhao au Bâtiment Rouge

L'ancien site de l'École mongolo-tibétaine nationale : allumer l'étincelle révolutionnaire parmi les minorités ethniques

Au fond de la ruelle Xiaoshihu, district de Xicheng à Pékin, une cour siheyuan traditionnelle aux briques bleu-gris et aux tuiles anciennes abrite l'ancien site de l'École mongolo-tibétaine nationale, véritable « berceau rouge » du mouvement révolutionnaire des minorités ethniques de Chine. Son vieux jubier quadricentenaire témoigne de l'éveil patriotique et révolutionnaire des jeunes minoritaires au siècle dernier.

Ce lieu recèle un héritage pluriséculaire. Fondé sous le règne de Wanli des Ming comme guilde d'accueil pour les candidats aux examens impériaux, il devint au début des Qing la résidence de la princesse Jianning, puis une école de formation pour les membres de la famille impériale sous les règnes de Kangxi et Yongzheng, où travailla l'écrivain Cao Xueqin. En 1912, l'établissement fut officiellement créé sur proposition du Bureau des affaires mongolo-tibétaines pour scolariser les jeunes issus des minorités ethniques.

À l'éclatement du Mouvement du 4 mai, l'élan patriotique gagna l'école. Les élèves mongols et tibétains manifestèrent publiquement et publièrent une déclaration de grève scolaire. Ces jeunes éveillés retinrent l'attention de Li Dazhao. Accompagné de Deng Zhongxia, Zhao Shiyan et d'autres pionniers communistes, il intervint régulièrement dans l'établissement pour enseigner le marxisme et diffuser les idées



▲ Tableau : Li Dazhao prononce un discours lors d'un rassemblement

révolutionnaires auprès de la jeunesse minoritaire.

L'école est à l'origine de plusieurs « premières » historiques majeures pour les minorités ethniques chinoises. Elle vit la publication de la première déclaration patriotique anti-impérialiste rédigée par des jeunes minoritaires et de *Paysan mongol*, première publication révolutionnaire dédiée aux minorités dans l'histoire du Parti communiste chinois. Elle forma des figures pionnières d'envergure : Rong Yaoxian, premier membre mongol du Parti ; Duo Songnian, premier représentant mongol au Ve Congrès national du Parti ; et Ji Yatai, premier ambassadeur issu d'une minorité ethnique envoyé à l'étranger.

Deux cellules fondatrices virent successivement le jour sur le site : la première cellule de la Ligue de la jeunesse communiste entièrement composée de minoritaires, puis la première cellule du Parti communiste chinois issue exclusivement de minorités ethniques. Sous la direction des

organisations partisans du Nord de la Chine, les jeunes avancés de l'école participèrent à de grands mouvements patriotiques, forgeant leur engagement révolutionnaire pour les luttes futures dans les régions frontalières et steppiques. À la fin de sa vie, Ulanhu, ancien vice-président de la République populaire de Chine, souligna que la diffusion du communisme parmi les minorités ethniques trouva bien son origine dans cette école.

Aujourd'hui, après des travaux de restauration et de conservation et une mise en valeur intégrée, ce site historique majeur des premières activités révolutionnaires du Parti à Pékin restitue son passé glorieux au public par des expositions, des archives et des objets authentiques. Devenu le premier centre d'expérience de la communauté nationale de Pékin, il incarne l'unité interethnique et illustre la dynamique de renouveau national à l'ère contemporaine. Ce lieu qui a résonné des chuchotements des études, traversé les tourments de l'histoire et vu naître l'étincelle révolutionnaire, témoigne aujourd'hui des efforts de renouveau national à l'ère nouvelle.



Adresse : n°33, Ruelle Xiaoshihu, district de Xicheng, Pékin
Conditions de visite : sans réservation

La villa Shuangqing : c'est d'ici que naquit la Nouvelle Chine

Située au cœur du site révolutionnaire de Xiangshan dans le faubourg ouest de Pékin, la villa Shuangqing constitue la première étape du « voyage vers Pékin pour passer l'examen » du Parti communiste chinois. Quartier général stratégique de la guerre de libération populaire, elle est un lieutenant majeur de la fondation de la République populaire de Chine, marquant le tournant historique du centre de gravité révolutionnaire chinois des campagnes vers les villes.

Ancienne dépendance du jardin impérial Jingyi des Qing, le site doit son nom « Shuangqing » (Double Pureté) aux deux sources d'eau claire, près desquelles l'empereur



▲ Ancien site de l'École des nationalités mongoles et tibétaines



▲ Lieu historique : premier centre de pratique des communautés nationales chinoises à Pékin



▲ Activités culturelles ethniques organisées sur le site



▲ Villa Shuangqing : quartier général de la victoire révolutionnaire et berceau de la République populaire de Chine

Qianlong grava ces deux caractères sur la falaise rocheuse. En 1917, Xiong Xiling, ancien Premier ministre du gouvernement Beiyang, y fit ériger une résidence privée pour la gestion de l'Orphelinat de Xiangshan.

En mars 1949, les organes du Comité central du Parti communiste chinois transférèrent leur siège de Xibaipo à Xiangshan. Durant six mois, la villa Shuangqing accueillit la résidence et le bureau de Mao Zedong, devenant le centre décisionnel des événements qui redéfinirent le destin de la Chine moderne.

Depuis ce lieu, Mao Zedong dirigea la traversée du Yangtsé par l'Armée populaire de libération, qui mit définitivement fin au régime du Kuomintang. Après la libération de Nankin, il y rédigea son célèbre poème Sept vers : *l'Armée populaire de libération occupe Nankin*. Parallèlement aux opérations militaires, il multiplia les échanges avec les partis démocratiques et les personnalités patriotiques

indépendantes pour définir les fondements du nouvel État. Il y publia des ouvrages théoriques fondateurs, dont *De la dictature démocratique populaire*, qui établirent les bases idéologiques et politiques de la Nouvelle Chine.

Quartier général à partir duquel le Parti communiste chinois mena la guerre de libération populaire jusqu'à la victoire nationale et parvint au plein succès de la révolution néo-démocratique, le site révolutionnaire du Xiangshan, qui inclut la villa Shuangqing, symbolise le tournant historique durant lequel le cœur stratégique de la révolution chinoise se déplaça des campagnes vers les villes. Occupant une place capitale dans l'histoire du Parti et de la République populaire de Chine, ce site figure parmi les repères révolutionnaires les plus emblématiques de la capitale ; des travaux de restauration et de conservation ainsi qu'une mise en valeur muséographique intégrale lui redonnent

aujourd'hui toute sa splendeur passée.

Des germes des idées nouvelles au « Bâtiment rouge », de la naissance du communisme à la ruelle Wenhua, de l'étincelle révolutionnaire chez les minorités à l'École mongolo-tibétaine nationale, jusqu'à l'aube de la Nouvelle Chine à la villa Shuangqing - Pékin dessine ce grandiose tableau d'un embrasement né d'une simple étincelle. Sur cette terre rouge, où les pas des pionniers portèrent l'idéal d'un pays fort et prospère, s'écrit désormais un chapitre tout aussi ambitieux de la renaissance nationale.

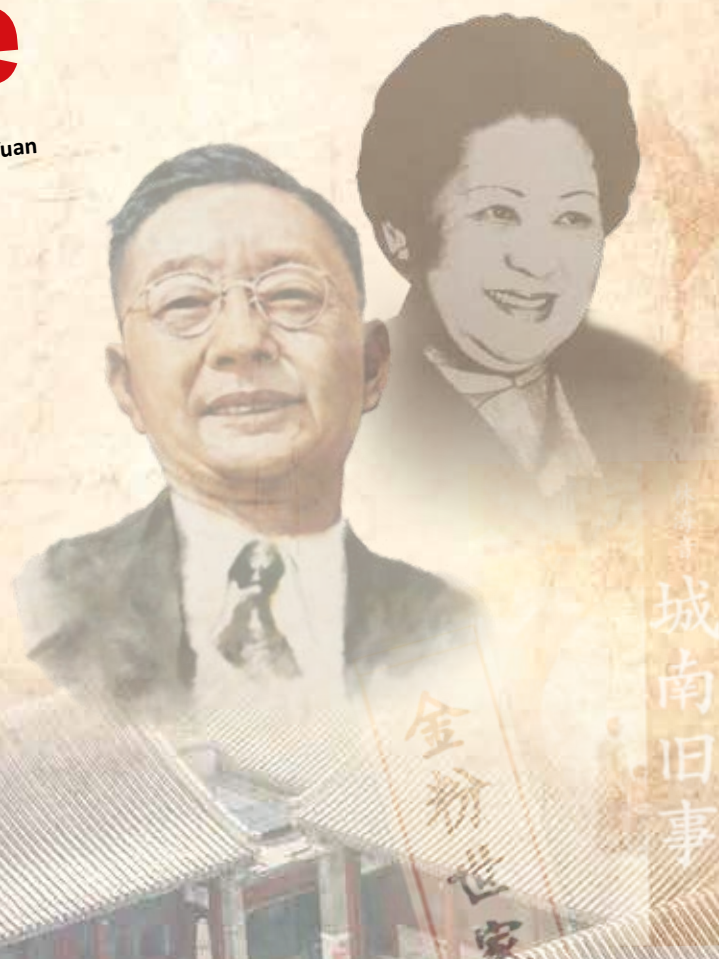


Adresse : n°40, avenue Maimai, district de Haidian, Pékin, dans le parc de Xiangshan
Conditions de visite : achat de billets via les comptes WeChat officiels ou la mini-application du parc de Xiangshan

Chroniqueurs : Rédiger la biographie de la ville

Texte Gao Yuan Photos prises par Zhang Xin, Gao Yuan

Pékin est une patrie spirituelle pour les écrivains et une scène littéraire sans fin. Des générations de grands auteurs y sont nés et ont mis sur papier l'âme authentique de la ville. Témoins de ses cent années de transformations, ils en ont consigné les vicissitudes. Des ruelles animées aux multiples facettes de la vie populaire, l'écriture préserve ses souvenirs les plus touchants. C'est grâce à leurs œuvres que Pékin possède une vitalité durable et une identité littéraire unique.



▲ Intérieur du Mémorial Lao She dans la rue Fengfu



▲ Plaqueminiers dans la cour Danshi de la résidence de Lao She

Les pluqueminiers rouges, empreints d'une grâce discrète — une plume au service de la patrie

La Ruelle Fengfu est une voie étroite et paisible, cachée à l'écart de la fréquentée Rue Dengshikou Xijie. La petite cour au charme délicat portant le n° 19, située à l'entrée de la ruelle, abrite le Musée Lao She, lieu majeur de mémoire littéraire de la capitale.

Cette résidence privée jouit d'un emplacement exceptionnel au cœur de Pékin, à deux pas de la Rue Wangfujing et du Théâtre des Arts du Peuple de Pékin. Bien que proche de l'agitation urbaine, elle conserve une quiétude unique. Petite par sa taille, la cour concentre toute l'affection de Lao She pour Pékin. Deux grands pluqueminiers luxuriants, plantés par l'écrivain lui-même, dominent le jardin ; c'est d'eux qu'elle tire son nom poétique : la Petite Cour des Plaqueminiers Rouges. Chaque automne, des kakis jaunes orangés pendent aux branches, attirant de nombreux visiteurs venus admirer ce tableau doré.

Le musée occupe la demeure



▲ Lao She à Paris, France, en 1929

que Lao She acheta en 1950 grâce aux revenus de ses livres. Pendant seize ans, ce jardin fut un terreau d'inspiration unique et le cadre de toute sa vie. Il y vécut et écrivit sans relâche, traversant les sommets et les épreuves de sa carrière. Installé sous les arbres pour lire et recevoir ses amis, il portait en lui le souvenir vivant des habitants des ruelles et des cours populaires, toute la chaleur humaine du vieux Beiping qu'il mit sur papier. Des chefs-d'œuvre comme *Longxugou* et *La Maison de thé*, qui dépeignent les joies et peines des gens ordinaires, prirent tous naissance dans cet espace clos.

C'est ici que Lao She passa la plus longue partie de sa vie pékinoise. Il y composa plus de vingt ouvrages couvrant théâtre, roman, arts populaires,

essais et poésie, poussant sa création à de nouveaux sommets. Il aimait les remparts et portails de l'ancienne ville, les cris des marchands ambulants et le douzhi, boisson typique à base de graines de mungos fermentées servie chaude. Il consigna dans ses textes les paysages saisonniers, les rites populaires, les fruits de chaque saison et le parler local, rendant tangible la chaleur humaine du vieux Beiping.

De son vrai nom Shu Qingchun, Lao She naquit en 1899 au n° 5 de la Ruelle Xiaoyangquan (aujourd'hui n° 8 de la Ruelle Xiaoyangjia), dans une famille modeste du district de Xicheng. Avant l'âge de deux ans, son père mourut au service de la patrie ; la famille subsista grâce à la couture et aux petits travaux manuels de sa mère. Élevé au sein des cours collectives populaires, il connaissait intimement le quotidien des marchands, tireurs de pousse-pousse et artistes de rue. Les épreuves de son enfance et sa profonde empathie pour les couches modestes furent son source d'inspiration constante.

Le Pékin de ses romans respire la douceur d'une vieille capitale et la fraîcheur de la vie de ruelle. Dans *Le Chameau Xiangzi*, il raconte le destin



▲ Manuscrit du roman *Le Chameau Xiangzi* de Lao She

tragique d'un cocher à la fin des années 1920. Les lieux cités — mont Miaofeng, Moshi Kou, Rue Xi'anmen, pont Jin'ao Yudong, Tianqiao — existent encore et conservent leur physionomie historique. Dans *Quatre générations sous un même toit*, il prend sa ruelle natale pour cadre et raconte le sort de la famille Qi pendant l'occupation japonaise de Beiping durant la guerre de Résistance contre le Japon. Le livre mêle la paix d'autrefois et la souffrance de l'occupation, révélant la fierté patriotique des habitants. Quant à *La Maison de thé*, elle rassemble les destins autour des tables de la maison de thé Yutai sur trois époques clés : la Réforme des Cent Jours, les guerres des seigneurs de guerre et la veille de la fondation de la République populaire de Chine. Plus de 70 personnages se succèdent sur scène, incarnant la résilience des petites gens face aux bouleversements de l'histoire et retraçant cinquante ans de mutations profondes.

Sur la carte littéraire de Pékin, Lao She occupe une place irremplaçable. Surnommé le fondateur de la littérature populaire urbaine chinoise, il dessina la trame littéraire de la capitale moderne. Le Musée Lao She de la Ruelle Fengfu constitue une étape essentielle pour découvrir sa vie et l'histoire de la

littérature contemporaine chinoise.

Ouvert au public en 1999 après la réhabilitation de l'ancienne résidence, le site est aujourd'hui l'un des emblèmes culturels majeurs de Pékin. Le musée a conservé et restauré fidèlement l'agencement et le mobilier d'origine. Une riche collection de manuscrits, photos et objets personnels retrace sa vie d'écrivain dévoué. Chaque plante et chaque pierre de la cour garde un

▼ Une ancienne résidence de Lu Xun ruelle Zhuanta, proche de la tour Wansong, aujourd'hui librairie Zhengyang



souvenir littéraire et humain. Cette vieille demeure rénovée crée un lien vivant entre le grand auteur et ses concitoyens, transmettant à jamais son attachement indéfectible à son pays et à la ville qu'il a tant aimée.

Modeste artisan des romans à chapitres : un demi-siècle d'attachement à Pékin

En longeant la grande Rue Xisi Nan Dajie, on trouve facilement la Ruelle Zhuanta. Une tour ancienne de briques bleu-gris se dresse à son entrée et lui donne son nom. Fondée sous la dynastie Yuan, cette ruelle sept cents ans d'âge compte parmi les plus anciennes voies résidentielles conservées à Pékin.

Au fil des siècles, elle a connu de profondes mutations. À l'époque des Yuan, c'était un centre de spectacles populaires bordé de multiples théâtres ; au début des Qing, elle devint une caserne militaire ; ce n'est qu'à la mi-dynastie qu'elle retrouva son animation artistique. Pendant la République de Chine, deux grands écrivains résidèrent successivement ici et y rédigèrent des œuvres célèbres : Lu Xun

puis Zhang Henshui.

En 1923, Lu Xun loua trois pièces dans une petite cour de la Ruelle Zhuanta. S'il n'y vécut que neuf mois environ, c'est dans ce lieu qu'il acheva sa nouvelle emblématique *Le Sacrifice*. Il partit ensuite s'installer près de la porte Fucheng, où se situe aujourd'hui le Musée Lu Xun.

En 1946, Zhang Henshui vint s'établir à Beiping. Il acheta une vaste demeure de type siheyuan à quatre cours, dont la porte arrière donnait sur l'extrémité ouest de la Ruelle Zhuanta. Une grave maladie en 1949 le mit dans une situation financière difficile ; contraint de vendre sa grande maison, il emménagea au n° 43 (plus tard n° 95, aujourd'hui disparu). Il retrouva progressivement la santé et publia plus d'une dizaine de romans courts et longs durant son séjour. Il y vécut vingt et un ans jusqu'à sa mort en 1967.

Une anecdote littéraire touchante est liée aux deux auteurs : la mère de Lu Xun était une fervente lectrice des romans de Zhang Henshui. Dans ses lettres, Lu Xun raconte avoir commandé douze volumes de *La Famille aux paillettes d'or* et trois tomes de *La Grâce féminine* pour sa mère. Ces deux écrivains contemporains ayant habité la même ruelle entretinrent un lien



▲ Zhang Henshui

invisible, formant une jolie légende du monde littéraire pékinois.

Tout au long de sa carrière, Zhang Henshui écrivit plus d'une centaine de romans. Spécialiste du format à chapitres centré sur les mœurs et histoires d'amour populaires, ses intrigues riches en rebondissements plaisaient à tous les publics, lui valant le surnom de premier romancier de la République. Bien qu'il se considérât simplement comme un artisan réformant ce genre, la critique le classe parmi les maîtres majeurs de la littérature moderne chinoise.

Parmi tous les auteurs qui ont

écrit Pékin, sa vision se distingue de la gravité mélancolique de Lao She et de la douceur paisible de Lin Haiyin. Son Pékin est le monde ordinaire dans toute sa variété : il dessine fidèlement les façades de la ville, les coutumes républicaines et les sentiments des habitants, jusqu'aux moindres détails du quotidien. Ses ouvrages constituent un panorama complet de la société pékinoise des années 1920 et 1930.

Journaliste de profession, il mêle reportage documentaire et fiction, conservant d'innombrables détails historiques précieux. Ses textes évoquent aussi bien les bouleversements politiques et les fluctuations des prix que le salaire des petits employés ou le coût d'une galette. On y découvre le mariage de l'empereur Xuantong, l'ouverture de la Cité interdite et du lac Beihai au public, des représentations communes de Mei Lanfang, Yang Xiaolou et Yu Shuyan, ainsi que l'histoire d'amour entre Xu Zhimo et Lu Xiaoman. Ses descriptions de l'été pékinois, des repas de viande grillée, des librairies d'occasion, des chants à tambour, des vieilles comptines, des promenades au parc Zhongshan et la coutume du Tu'er Ye (figurine de lapin pour la Mi-Automne) préservent un précieux héritage de la vie populaire de l'ancienne capitale.

▼ Couvertures de quatre romans de Zhang Henshui (de gauche à droite) : *Un destin de rires et de pleurs*, *La Famille aux poussières d'or*, *Années fugitives*, *La nuit profonde*



Le charme raffiné du sud de la ville : une plume empreinte de tendresse

Au bout de la Rue Liulichang Ouest se niche la Ruelle Nanliu, étroite et paisible. Dans l'histoire, elle abritait de nombreuses guildes provinciales fréquentées par des personnalités des lettres. C'est ici, dans la partie nord de la Guilde Jinjiang, que Lin Haiyin passa son adolescence, autrice du célèbre ouvrage *Souvenirs du vieux Pékin : histoires du sud de la ville*. Érigée sous le règne de l'empereur Kangxi, cette guilde servait autrefois de logement aux étudiants venus du Fujian et de Taïwan qui se présentaient aux examens impériaux. Aujourd'hui restaurée dans son état d'origine, la cour accueille le Centre d'Exposition Littéraire Lin Haiyin, qui dévoile son attachement profond à l'ancienne capitale et les souvenirs du sud de Pékin gravés dans ses écrits.

Née en 1918 à Taïwan, Lin Hanying, connue sous le pseudonyme Haiyin et surnommée Yingzi dans son enfance, s'installa à Beiping avec sa famille à l'âge de cinq ans. Ils habitèrent successivement aux alentours de Liulichang : Zhushikou, la deuxième ruelle de Chunshu, Hufangqiao et la Rue Xijiaomin, avant de s'installer à Liangjiayuan. Après la mort de son père, la famille emménagea gratuitement à la Guilde Jinjiang pour réduire ses dépenses. De 1931 à 1939, ce lieu marqua les étapes importantes de sa vie : études, premier emploi et mariage. Il devint la source d'inspiration majeure de *Souvenirs du vieux Pékin : histoires du sud de la ville*. C'est dans cette cour que prirent forme les ruelles pékinoises, les clameurs des marchands, les vieux sophoras et tous les échanges chaleureux entre voisins qu'elle décrivit plus tard.

Dans son essai *Mes souvenirs du charme pékinois*, elle évoque tendrement ses jeunes années à la Ruelle Nanliu : la sortie nord donne

sur Liulichang, son quartier culturel où acheter livres, papiers et encre ; au sud, un carrefour animé regroupait boulangeries, boucheries, pharmacies, bains publics et monts-de-piété ; en suivant la Rue Xicaochang, on accédait à la Rue Xuanwumen, où se trouvait son collège féminin Chunming.

Après sa scolarité au collège Chunming puis à l'École Supérieure de Journalisme de Beiping, elle entra au quotidien *Shijie Ribao* en tant que journaliste spécialisée dans la culture et les sujets féminins, avant d'épouser un collègue. Elle vécut vingt-cinq ans au sud de Pékin, qu'elle considérait comme sa seconde patrie. Elle racontait que les belles années de sa jeunesse brillaient autant que les tuiles vernissées du Palais impérial.

En 1948, elle quitta Pékin pour regagner Taïwan sans jamais oublier l'ancienne capitale. Elle écrivait : « Il faut coucher ces années sur papier : que mon

enfance tangible s'en aille, mais que celle de mon cœur reste éternelle. C'est ainsi que j'ai écrit *Souvenirs du vieux Pékin : histoires du sud de la ville* ».

Sous sa plume revivent les caravanes de chameaux sous le soleil d'hiver, les lanternes artisanales de la Fête des Esprits Ancestraux, les spectacles variés du parc de Tianqiao, les garçons jouant au ballon et les filles pratiquant le jian (jeu de volants en plumes). Après près de trente ans passés à Pékin, ce roman lui permit d'apaiser sa nostalgie de la ville de son enfance. Ses textes dépeignent le quotidien paisible des ruelles et la chaleur humaine au cœur des cours. L'insouciance enfantine associée aux grands bouleversements de l'époque compose un tableau nostalgique et sobre qui restitue toute la douceur de l'ancienne Pékin.

L'ouvrage a été classé par la revue *Asia Weekly* parmi les cent meilleurs romans chinois du XX^e siècle. Adapté

▼ Illustration tirée de *Souvenirs du vieux Pékin : histoires du sud de la ville* de Lin Haiyin : un siheyuan de l'ancienne Pékin (dessin : Guan Weixing)



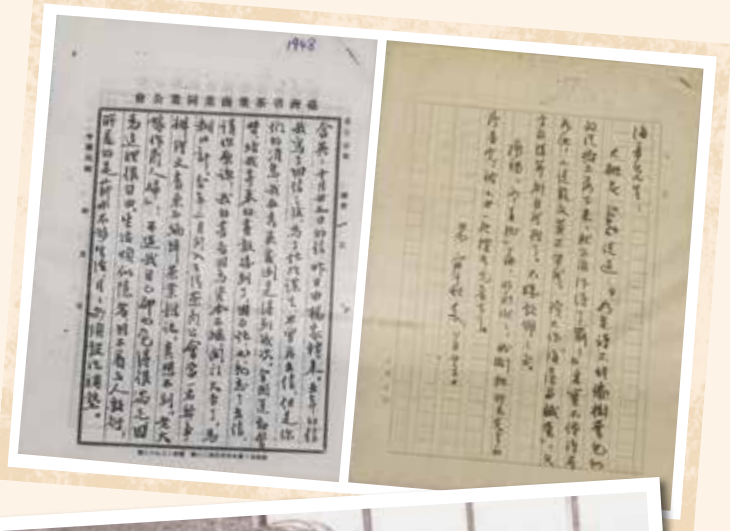
▲ Ancienne résidence de Lin Haiyin, rue Nanliu

au cinéma dans les années 1980, il a touché plusieurs générations de lecteurs et spectateurs. Son ton nostalgique, ses descriptions délicates et son récit calme en font un classique de la littérature chinoise ; son titre est aujourd'hui une expression courante pour évoquer les souvenirs d'enfance.

En 2025, après une opération de réhabilitation complète, la Guilde Jinjiang retrouva sa forme originale de résidence privée. L'exposition « L'univers de Lin Haiyin » y a été inaugurée : elle présente des dizaines d'éditions différentes de son roman, des photos de famille et sa correspondance avec des écrivains des deux rives du détroit. Ses écrits préservent la mémoire de la capitale ; aujourd'hui, l'atmosphère singulière du « sud de Pékin » vit encore dans cette guilde restaurée, transmettant un héritage culturel centenaire et devenant un nouveau lieu emblématique pour découvrir son univers littéraire et la nostalgie qui unit les deux rives.

De Lao She, qui chanta l'âme et la grandeur de sa ville natale, à Zhang Henshui, observateur minutieux du peuple ordinaire, jusqu'à Lin Haiyin qui regarde sa seconde patrie avec des yeux d'enfant : l'attachement à Pékin est le fil constant de leurs œuvres. Leur plume est un miroir qui transmet aux générations futures l'atmosphère unique de cette ancienne capitale.

▼ Correspondances de Lin Haiyin



▲ Photo de l'actrice du film *Souvenirs du vieux Pékin : histoires du sud de la ville* avec Lin Haiyin

Passeurs d'harmonie : Les chants portent l'émotion

Texte Zhang Yan
Photos prises par Yang Jianguo, He Rong



Pékin est une ville indissociable des arts de la scène. Sur les planches du théâtre lyrique chinois, les longues manches virevoltent avec grâce ; dans les salles de spectacle, les projecteurs créent des jeux de lumière. Ici, le jingju et le kunqu se transmettent de génération en génération, une flamme jamais éteinte. Des maîtres de l'art lyrique tels que Mei Lanfang et Han Shichang ont insufflé une nouvelle vitalité au jingju et au kunqu, fleurons de notre patrimoine national. Portés par leurs recherches audacieuses et novatrices, ils révélèrent au monde la beauté du théâtre oriental. Parallèlement, de grands dramaturges comme Jiao Juyin et Cao Yu ont fait évoluer et renouveler le théâtre moderne chinois, léguant des œuvres classiques à l'influence durable. Génération après génération, artistes et cette ville se sont enrichis mutuellement, façonnant l'âme artistique unique de Pékin.

Aujourd'hui encore, les gongs et tambours du jingju résonnent avec force, les feux de la rampe brillent sans faiblir. Ces œuvres intemporelles sont constamment reprises et appréciées ; elles permettent au public contemporain de ressentir, depuis la scène, la vitalité artistique continue de Pékin.

La splendeur du monde lyrique traditionnel

Pékin est le berceau du jingju, où cet art a mûri et atteint sa plénitude. Des générations d'artistes pékinois ont enrichi ses codes de jeu au fil de leurs échanges et confrontations artistiques, diffusant le genre sur tout le territoire chinois. Parmi les figures majeures de cet univers lyrique, Mei Lanfang occupe une place incontournable.

Mei Lanfang grandit au sein d'une famille de comédiens lyriques, dont l'histoire se confond avec l'essor du jingju. Son grand-père Mei Qiaoling, interprète renommé du rôle de dan à la fin des Qing, faisait partie des « Treize grands interprètes des règnes Tongzhi et Guangxu ». Il marqua une étape charnière dans la transmission de l'art féminin sur scène. Oncles, tantes et maîtres de sa famille étaient tous liés au théâtre ; baigné dans cet héritage depuis l'enfance (né en 1894), Mei Lanfang a grandi au cœur du monde lyrique.

Aujourd'hui, le nom de Mei Lanfang est indissociable de sa paisible cour carrée à l'est de la rue Huguosi, sa résidence de la fin de sa vie. Pourtant, durant son parcours, il a habité plus de dix demeures dans le vieux Pékin : ruelle Tieshuxie, ruelle Baishun, ruelle Wuliangdaren... Chaque logement correspond à une étape de sa carrière, et ses pas ont parcouru une grande partie de l'ancienne capitale.

Ces cours n'étaient pas seulement des logements : ses salles de répétition. Le matin, il travaillait sa voix dans les ruelles ; l'après-midi, il répétait avec l'orchestre ; le soir, il se produisait dans les théâtres du quartier de Qianmen. L'atmosphère lyrique omniprésente de Pékin l'a imprégné dès son jeune âge. Les artistes de rue de Tianqiao comme les interprètes renommés des secteurs Wangfujing et Xuanwumen lui ont fourni une source d'inspiration constante.

Il monte sur scène à onze ans, tient le premier rôle à quatorze, et devient l'un des interprètes de dan les plus appréciés de Pékin vers l'âge de vingt ans. La capitale lui offrait plus que des planches : un cadre de création exigeant, où chaque représentation était jugée par des professionnels

et des amateurs avertis. Il réalisa alors que la simple répétition des codes anciens ne pouvait pas assurer la pérennité du jingju. Son renouveau ne consistait pas à rejeter la tradition, mais à l'enrichir d'une esthétique contemporaine dans le respect de ses fondements.

Ce renouveau fut porté en étroite collaboration avec Qi Rushan, théoricien du lyrique qu'il rencontra en 1913. Installé au 31 de la ruelle Xibiaobei, Qi Rushan concevait en coulisses intrigues,

▼ Scène de *La Fille céleste dispersant des fleurs*, Mei Lanfang, 1917



chorégraphies et mises en scène. Des œuvres majeures comme *La Fille céleste répandant des fleurs* ou *L'Adieu du seigneur Ba et de sa concubine* y furent entièrement élaborées.

En 1931, Mei Lanfang et Qi Rushan fondèrent la Société du Théâtre National ainsi qu'un institut de formation, destinés à classer les partitions et conserver les reliques lyriques. Les théâtres du sud de Pékin, Jixiang, Guangde et Tianle, étaient à la fois ses scènes de représentation et leurs lieux d'analyse des spectacles.

Leur collaboration a permis au jingju de se moderniser et de conquérir une audience internationale. Après des tournées triomphales au Japon en 1919 et 1924, Mei Lanfang emmena sa troupe aux États-Unis en 1930, révélant l'attrait du théâtre chinois aux publics new-yorkais, chicagais et san-franciscains. Porté par la création pékinoise, le jingju est devenu une vitrine essentielle de la culture chinoise à l'étranger.

Si Mei Lanfang a mené le jingju à sa modernisation pékinoise, un autre maître, Han Shichang, a redonné vie au kunqu, art plusieurs fois centenaire, dans cette même ville.

Originaire du Hebei, Han Shichang apprit le kunqu dès l'enfance et intégra

la célèbre troupe Rongqing She. Il se fit remarquer par sa technique solide au début du XX^e siècle. La famine qui frappa le Hebei à l'hiver 1917 poussa la troupe à s'installer à Pékin, début d'une longue aventure artistique dans la capitale.

À l'époque, les théâtres de Xianyukou et Qianmen étaient animés chaque soir. Sur la scène du Tianle, Han Shichang remporta un franc succès avec des extraits comme *La nonne éprise du monde profane* et *La cithare et la confidence*. Ses représentations étaient suivies par des professeurs et étudiants de l'Université de Pékin, venus avec des partitions anciennes comme le *Zhui Bai Qiu*. Cai Yuanpei, recteur de l'université, admirait particulièrement *La nonne éprise du monde* pour sa pensée d'émancipation ; le spécialiste Wu Mei louait également son jeu. Cette double reconnaissance académique et populaire a fait rayonner le kunqu dans une ville dominée par le jingju.

En 1918, Han Shichang étudia auprès de Wu Mei puis de Zhao Zijing, affinant son jeu pour recevoir le surnom de « roi du kunqu ». Il créa un style unique alliant la fougue du Nord et la délicatesse du Sud, devenant le plus grand interprète masculin de dan du kunqu du Nord, figure fondatrice de cet art.

Son chef-d'œuvre reste *Le Pavillon des pivoines : Rêve au jardin*. Dans son interprétation mesurée, il exprime l'esthétique du kunqu selon laquelle le silence en dit long sur les paroles. Beaucoup de Pékinois ont découvert grâce à lui pourquoi le kunqu est désigné comme l'ancêtre des arts scéniques : il fusionne poésie, musique et danse pour créer un univers onirique sur une petite scène.

À l'automne 1928, invité au Japon, Han Shichang emmena plus de vingt artistes kunqu présenter *Le Pavillon des pivoines* dans les villes de Tokyo, Kyoto et Osaka, devant des salles comblées. Le kunqu accéda alors à la scène mondiale.

Après la fondation de la République populaire de Chine, Pékin est devenu le centre de référence du kunqu du Nord. En 1957, le Théâtre du kunqu du Nord fut créé sous la direction de Han Shichang. La représentation inaugurale au Théâtre du Peuple a réuni Mei Lanfang, Han Shichang et Bai Yunsheng, en présence du Premier ministre Zhou Enlai.

Durant sa direction, Han Shichang se consacra à la transmission du répertoire et à la formation des jeunes. Avec Bai Yunsheng, il transmet des classiques comme *La nonne éprise*, *Tuer le tigre* ou *Chunxiang à l'école*. Il forma trois

générations d'interprètes primés au Concours Meihua. Durant sa direction, Han Shichang se consacra à la transmission du répertoire et à la formation des jeunes. Avec Bai Yunsheng, il transmet des classiques comme *La nonne éprise*, *Tuer le tigre* ou *Chunxiang à l'école*. Il forma trois générations d'interprètes primés au Concours Meihua.

Grâce à lui, le Théâtre du Kunqu du Nord dispose aujourd'hui d'un système de formation stable et d'un large public. Aux côtés du jingju, il compose la riche palette des arts lyriques pékinois. Aujourd'hui, quand le public assiste à un extrait du Pavillon des pivoines au Théâtre Mei Lanfang ou à la Guanghuiguan, c'est un héritage culturel centenaire qui se perpétue.

L'esprit du théâtre

Parmi les grands dramaturges chinois du XX^e siècle, Cao Yu est d'abord associé à *L'Orage*, fondement du réalisme du théâtre parlé chinois. Rédigé en 1934, ce texte a bouleversé le monde littéraire par ses conflits dramatiques intenses et sa profonde analyse de l'âme humaine, établissant la place majeure de son auteur dans l'histoire du théâtre moderne chinois. Pour Pékin en revanche, une œuvre achevée six ans plus tard, *Les Pékinois*, porte une signification culturelle unique.

Interrogé sur son inspiration, Cao Yu déclara : « À l'époque, j'avais un profond vœu : l'homme doit vivre en pleine dignité, pas comme bien des contemporains, et trouver une issue au milieu des ténèbres ». La pièce dépeint un violent conflit entre l'ancien et le nouveau au cœur d'une vieille cour quadrangulaire du vieux Pékin, symbole d'un monde étouffant sur le déclin. La famille Zeng conserve encore les apparences d'une lignée de lettrés : ses habitants parlent un pékinois authentique, suivent les rites et ordres traditionnels, préservant une dernière dignité dans cet espace clos, sans pouvoir masquer l'affaissement lié aux mutations du temps.



▲ Scène de l'opéra kunqu *Le Pavillon des Pivoines*

Plutôt que raconter simplement l'ascension et chute d'une famille, Cao Yu inscrit l'âme et le tempérament singuliers de Pékin au fil du quotidien de ses personnages.

Contrairement à *L'Orage*, où aucun protagoniste ne parvient à fuir la demeure sombre de la famille Zhou, *Les Pékinois* est une histoire d'émancipation. À la fin de l'intrigue, deux femmes, Sufang et Ruizhen, quittent la résidence familiale, brisant les chaînes des vieux rites et modes de vie. L'ancien ordre s'effondre, ouvrant la voie à une existence nouvelle. Si la famille Zeng disparaît avec l'ancienne société, une nouvelle génération de « Pékinois » grandit au rythme des transformations urbaines et sociales. La pièce capture un moment historique clé : la transition entre l'ancien Pékin et la métropole moderne.

Auteur d'œuvres fondatrices, Cao Yu est surnommé le « Shakespeare de

l'Orient ». En 1952, lors de la création du Théâtre Populaire de Pékin, il en prit la première direction et participa à sa construction aux côtés de Lao She, Jiao Juyin et d'autres artistes. Dès ses débuts, le théâtre rassemblait des écrivains majeurs tels que Guo Moruo, ce qui lui valut le surnom affectueux de « Théâtre de Guo, Lao et Cao ». Des classiques comme *L'Orage*, *Les Pékinois*, *Longxugou* et *La Maison de thé* furent successivement représentés sur la scène du Théâtre de la Capitale, affirmant le statut de Pékin comme capitale du théâtre parlé chinois.

Si la plume de Cao Yu a créé la littérature dramatique pékinoise, c'est Jiao Juyin, premier metteur en scène en chef du théâtre, qui a insufflé une vie de scène à ses écrits.

Figure incontournable du théâtre

▼ Mémorial Mei Lanfang, rue Huguosi





▲ Bureau de Cao Yu au Musée du Théâtre Populaire de Pékin

moderne chinois, Jiao Juyin étudia le théâtre en France, maîtrisant les théories européennes et la méthode Stanislavski. Plus il découvrait le théâtre occidental, plus il comprenait que le théâtre parlé chinois ne pouvait pas être une simple copie des modèles étrangers : il devait s'enraciner dans la vie chinoise pour développer son propre langage artistique.

Il concevrit alors l'idée de la « nationalisation du théâtre parlé » : adapter cet art importé d'Occident pour exprimer la vie et les émotions des Chinois. Ce concept ne consistait pas à revenir aux codes du théâtre lyrique traditionnel, mais à s'inspirer

de sa poésie suggestive, de l'esthétique littéraire classique et de l'atmosphère propre à Pékin, tout en respectant les règles du réalisme, afin que le théâtre devienne un art familier au public chinois.

Jiao Juyin mit cette théorie en pratique à Pékin. Pour forger un langage scénique propre à la ville, il emmenait régulièrement ses comédiens parcourir les ruelles pour s'imprégner du quotidien : salutations de voisins, échanges dans les maisons de thé, cris des marchands, intonations pékinoises et silences naturels. Tous ces détails étaient longuement travaillés par ses acteurs. Selon lui, ce n'est pas la virtuosité qui touche le

public, mais l'authenticité de la vie incarnée par les personnages.

Cette vision atteint son apogée lors des répétitions de *Longxugou*. En 1951, Lao She acheva ce texte réaliste qui retrace l'évolution des habitants modestes installés le long d'un fossé insalubre, célébrant la renaissance urbaine après la fondation de la République populaire de Chine. Jiao Juyin jugea qu'une adaptation littérale manquerait de rythme scénique ; il réorganisa la structure dramatique, compléta les silences du texte et renforça les conflits des personnages. Ces ajustements déplurent d'abord à Lao She, qui attachait une grande importance à chaque détail de son manuscrit, jusqu'à ce que la première représentation prouve la pertinence de sa mise en scène.

À la fin de la représentation, une longue ovation éclata. Sur scène, le fossé de Longxugou et ses habitants prirent une réalité tangible. Profondément touché, Lao She accorda dès lors une confiance totale à la démarche de Jiao Juyin.

Fort de cette confiance, Jiao Juyin entreprit d'adapter *La Maison de thé*, fresque couvrant plusieurs époques. Durant les répétitions, il négligea les mises en scène spectaculaires pour se concentrer sur les liens humains et les détails du quotidien. Chaque client de la maison de thé portait l'identité et le destin de son époque ; les comédiens restituaient

▼ En 1958, après la répétition de *La Maison de thé*, Lao She (deuxième à droite au premier rang), le metteur en scène Jiao Juyin (premier à droite au premier rang) et leurs collaborateurs échangeant



▲ Affiche de la pièce *L'Orage* du Théâtre Populaire de Pékin

naturellement le parler et la sagesse des Pékinois d'autrefois.

Créée en 1958, la pièce remporta un immense succès et devint l'œuvre emblématique du Théâtre Populaire de Pékin, un classique indépassable du théâtre chinois. Transmise de génération en génération, des interprètes comme Yu Zhizhi, Zheng Rong, Lan Tianye jusqu'aux jeunes comédiens d'aujourd'hui considèrent que jouer cette pièce est un honneur. Pour le théâtre, ce texte est à la fois une œuvre de répertoire et une école de jeu pour ses artistes.

Outre les sujets réalistes, Jiao Juyin attachait une grande importance au théâtre historique. Il mit en scène des œuvres de Guo Moruo telles que *Le Sceau du tigre* et *Cai Wenji* ; tout en respectant l'esprit historique, il donna de la profondeur humaine aux personnages, faisant des drames historiques un miroir de la réalité contemporaine. Cette ligne artistique marqua durablement le théâtre. Aujourd'hui, la pièce *Li Bai* perpétue cette tradition, nourrie des réflexions de Guo Moruo sur le poète et son époque, instaurant un dialogue entre passé et présent.

De la cour quadrangulaire de



▲ Scène de *Longxugou* du Théâtre Populaire de Pékin

Les Pékinois au fossé de Longxugou, en passant par *La maison de thé* emblématique, le théâtre pékinois raconte sans cesse le destin de ses habitants et les transformations de la ville. Cao Yu a immortalisé l'univers spirituel des Pékinois par l'écriture ; Jiao Juyin a donné corps à ces textes sur scène, forgeant une mémoire culturelle partagée par des générations de spectateurs.

Aujourd'hui, les rideaux des grands

théâtres de la capitale se lèvent à nouveau, mettant en scène de nouveaux personnages et de nouvelles histoires de Pékin. Les échos des tambours du théâtre lyrique traditionnel se mêlent aux lumières des projecteurs du théâtre moderne. Du lyrique traditionnel au théâtre parlé contemporain, Pékin porte une culture ouverte où tous les arts scéniques peuvent naître et prospérer ; sur la scène, l'esprit de la ville reste vivant à travers les siècles.



Les liens unissant Pékin au monde sont anciens et profonds. Depuis plusieurs siècles, des artistes, des savants, des journalistes et des archéologues du monde entier vinrent y découvrir l'histoire au fil de ses enceintes et de ses ruelles.

Giuseppe Castiglione, peintre à la Cité interdite, y fit dialoguer l'art chinois et occidental. Osvald Sirén, par la photographie, fixa le visage de l'ancienne capitale. John King Fairbank y jeta les bases de la sinologie moderne. Israel Epstein et Edgar Snow contribuèrent, par leurs écrits, à tisser des liens durables entre la Chine et le monde. L'archéologue suédois Johan Gunnar Andersson fit du site de Zhoukoudian une référence pour la communauté scientifique internationale. Ces figures venues d'ailleurs, attachées à Pékin, furent parmi les premiers à faire rayonner la capitale et son histoire aux yeux du monde.



Dialoguants : Résonner avec le monde

Texte Zhang Yan Photos fournies par Zhang Xin, Bureau de gestion du site des hommes de Pékin de Zhoukoudian

Pinceaux et objectifs : faire découvrir Pékin au monde

La mémoire urbaine de Pékin se niche tant dans ses briques et pierres que dans les tableaux, les clichés et les relevés architecturaux.

Au Musée du Palais impérial, nombre de tableaux emblématiques portent la signature de Giuseppe Castiglione, dit Lang Shining, missionnaire milanais. *La Grande Revue militaire de l'empereur Qianlong*, *Fleurs et oiseaux*, *Aigle et pin vert*... Ces œuvres allient la finesse de la peinture gongbi aux techniques européennes de lumière, de perspective et de volume, créant un langage pictural inédit en Chine.

Arrivé en 1715 comme missionnaire jésuite, il intégra rapidement la cour pour son talent pictural. Il vécut un demi-siècle à Pékin au service de Kangxi, Yongzheng et Qianlong, comptant parmi les plus grands peintres de cour de l'histoire chinoise.

Contrairement aux artistes occidentaux attachés à leurs méthodes d'origine, Castiglione étudia les techniques traditionnelles chinoises : il abandonna l'huile et les forts contrastes pour peindre sur soie à l'encre et aux pigments minéraux, tout en conservant la perspective, l'anatomie et le modelé européens. Ses personnages gagnent en volume, montagnes et édifices gagnent en réalisme ; ce n'est pas un simple assemblage, mais une véritable fusion artistique sino-européenne.

Ses scènes de cour constituent des sources visuelles capitales pour l'histoire royale : *La Grande Revue militaire de Nanyuan* restitue la splendeur des parades ; *Le Banquet du jardin des Dix Mille Arbres* illustre l'unité ethnique ; *Les Cent Chevaux* célèbre l'harmonie entre l'homme et la nature. L'ensemble de son œuvre forme aujourd'hui un véritable atlas visuel de la cour des Qing.

Castiglione contribua aussi à la conception des « Pavillons occidentaux » du Yuanmingyuan avec Michel Benoist et Jean-Denis Attiret, intégrant l'esthétique baroque aux jardins impériaux. Aujourd'hui ruinés, ces vestiges témoignent encore de ce grand échange artistique du XVIII^e siècle.

Au Musée du Palais impérial, au parc du Yuanmingyuan et au Musée national, ses peintures nous plongent dans la cour du XVIII^e siècle. Elles ont renouvelé la peinture de cour des Qing et offert à l'art chinois un langage visuel universel. Si Pékin lui offrit un terrain d'épanouissement, c'est lui qui fit découvrir au monde une image vivante de la capitale impériale.

Si Castiglione immortalisa la splendeur royale au pinceau, un siècle plus tard, l'historien suédois Osvald Sirén sauvegarda une Pékin en voie de disparition par la photo et l'écrit.

Au printemps 1922, la ville conservait sa structure séculaire : hautes enceintes, tours monumentales et douves entrelacées formaient l'un des plus grands ensembles urbains antiques du monde. Mais les chemins de fer et les grands travaux la transformaient profondément. Sirén pressentait être l'un des derniers à documenter intégralement ses enceintes.



▲ Détail du *Grande Revue militaire de l'empereur Qianlong*, peint par Giuseppe Castiglione

Muni d'un appareil photo et d'instruments de topographie, il arpenta les enceintes tronçon par tronçon et releva chaque porte sur place, sans se fier aux plans existants. Il divisa les murs intérieurs et extérieurs en segments, examina les inscriptions sur les briques pour dater les ouvrages et attendait des après-midis pour saisir leurs contours sous la lumière du crépuscule.

En deux ans, il produisit plus de cinquante relevés, une centaine de clichés et de nombreuses notes, qui donnèrent naissance en 1924 à *Les Remparts et les Portes de Pékin*, ouvrage de référence sur les enceintes anciennes de Pékin. Il y établit pour la première fois leurs dimensions exactes et détaille la structure, les stèles et l'histoire de chaque porte.

Sans formation d'architecte, il mena un travail systématique rare à l'époque, alliant rigueur scientifique et sensibilité poétique. Dans sa préface, il écrivit : « J'ai écrit ce livre par admiration pour la beauté des portes de Pékin et la signification extraordinaire qu'elles portent. » Pour lui, les enceintes n'étaient pas de simples ouvrages militaires, mais le corps même de la ville : « Si les enceintes forment le corps d'un géant, les portes sont sa bouche, par laquelle il respire et s'exprime ».

Grâce à l'empereur Puyi, il accéda à des sites royaux alors interdits dont la Cité interdite, photographia des palais et

jardins peu documentés et publia l'*Atlas photographique complet de la cité impériale de Pékin*, source majeure pour l'étude du patrimoine pékinois.

Aujourd'hui, la tour d'angle sud-est, la tour de tir de Deshengmen et la tour de Zhengyangmen se dressent encore, tandis que bien des enceintes, barbacanes et portes ne subsistent que sur ses clichés. Ses relevés servent encore de référence à de nombreux chantiers de restauration du XXI^e siècle, notamment pour la reconstruction de Yongdingmen en 2003. Plus qu'un historien étranger, Sirén fut un fidèle chroniqueur de la vieille Pékin.

Écrits et idéaux : comprendre la Chine à travers Pékin

Depuis le XX^e siècle, Pékin accueille un cercle singulier de « passeurs de la Chine ». Venus des quatre coins du monde, ils y suivent leurs études, réalisent des reportages, écrivent et vivent. Ils transmettent leurs observations au reste du monde, offrant au public international une image fidèle et nuancée de la Chine.

L'histoire de la sinologie mondiale est indissociable du nom de John King Fairbank, considéré comme le fondateur de la sinologie américaine moderne. C'est à Pékin qu'il établit ses premiers liens étroits avec la Chine. En 1932, en tant que boursier Rhodes, il intégra l'Université Tsinghua pour apprendre le chinois et étudier l'histoire moderne sous la direction de l'historien Jiang Tingfu. Contrairement aux chercheurs de l'époque qui ne s'appuyaient que sur des archives occidentales, il défendait un principe fondamental : pour étudier la Chine, il fallait se rendre sur place. Il maîtrisa donc la langue chinoise et fonda ses recherches sur des documents historiques originaux du pays.

Les années 1930 lui offrirent à Pékin des conditions de travail exceptionnelles : les archives de la dynastie Qing conservées au Premier Archives historique du Palais impérial venaient tout juste d'être ouvertes aux chercheurs. Fairbank fut l'un des premiers spécialistes étrangers à y accéder. Il circulait entre bibliothèques et centres d'archives, échangeait avec des intellectuels chinois et acheva

l'essentiel de ses recherches de thèse dans la capitale. Son travail initial, *Les origines du service des douanes chinoises*, fut complété et publié sous le titre *Commerce et diplomatie sur les côtes chinoises*, ouvrage fondateur de l'histoire diplomatique moderne chinoise qui établit sa réputation au sein des milieux sinologiques. Plus tard, il confia avoir réalisé à Pékin qu'il était impossible de saisir la Chine uniquement à travers des récits occidentaux ; il fallait écouter la voix des Chinois eux-mêmes.

De retour à l'université Harvard, il transmit cette approche de recherche. En 1939, il créa un cours sur les civilisations d'Asie de l'Est aux côtés d'Edwin O. Reischauer. En 1955, il fonda et dirigea longtemps le Centre d'études sur l'Asie de l'Est de Harvard, renommé en 1977 Centre John K. Fairbank. Cet établissement devint un pôle de référence mondial pour les études sur la Chine et forma plusieurs générations de spécialistes internationaux.

Au-delà de la recherche académique stricte, Fairbank souhaitait rendre la Chine accessible au grand public occidental. Son ouvrage *Les États-Unis et*

la Chine, paru en 1948, évite les jargons savants pour présenter de manière synthétique les traditions, structures sociales et parcours historique de la Chine moderne. Actualisé pendant plus de quarante ans au fil des évolutions du pays, il devint une référence incontournable des milieux politiques américains, notamment avant la visite du président Nixon en Chine.

Il résuma toute sa démarche par cette phrase : plus on connaît la Chine, plus on peut coexister pacifiquement avec elle. Pékin fut le point de départ de toute sa carrière scientifique.

Si John Fairbank fut un historien universitaire, Israel Epstein se présenta plutôt comme un chroniqueur dont la vie fut intimement liée à l'histoire chinoise. En 1917, à l'âge de deux ans, il suivit ses parents en Chine. De Harbin à Tianjin, puis de Shanghai à Pékin, il consacra la quasi-totalité de son existence à ce pays. Bien qu'il ait grandi dans les concessions coloniales et suivi une scolarité occidentale, son père lui racontait régulièrement les luttes du peuple chinois contre l'impérialisme, lui insufflant très tôt un profond attachement à la Chine et

une ferme position anticolonialiste.

Dans les années 1930, il s'installa à Beiping (l'ancien nom de Pékin) et débuta sa carrière journalistique. Il collabora à des publications anglophones comme le *Peking and Tientsin Times*, le *Peking Chronicle* et la revue *Democracy* fondée par Edgar Snow, dont il devint un proche. Beiping fut le point de départ de

son engagement journalistique ; il y rencontra de nombreux intellectuels attachés au sort de la nation et réfléchit à la responsabilité des journalistes.

À l'occasion de l'incident du 7 juillet 1937, alors âgé de vingt-deux ans, il utilisa sa condition d'étranger pour aider Deng Yingchao et ses compagnons à fuir Tianjin sans danger. Cette expérience scella son lien avec la révolution chinoise et marqua un tournant décisif dans sa vie.

En 1944, il se rendit à Yan'an pour mener des enquêtes de terrain et découvrit la réalité des bases révolutionnaires dirigées par le Parti communiste chinois. Il publia plus de trente reportages dans des médias comme le *New York Times*,

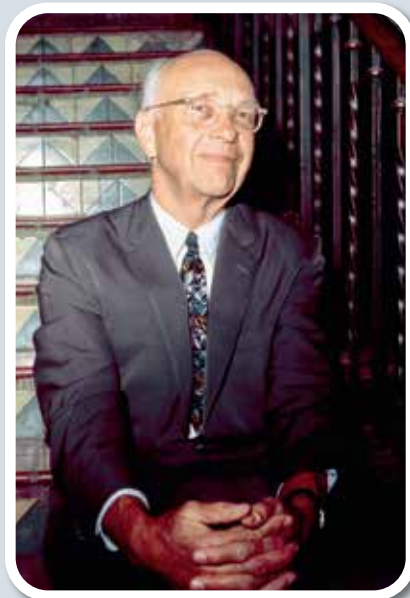
▼ The illuminated night view o



▼ Oswald Sirén et l'édition chinoise de son ouvrage *Les Remparts et les Portes de Pékin*



▲ Tableaux de Giuseppe Castiglione : *Richesse auspice*, *Aigle et pin vert*, *L'empereur Qianlong fête le Nouvel An*, *Grande Revue militaire de l'empereur Qianlong* (de gauche à droite)



▲ John King Fairbank

expliquant aux lecteurs occidentaux le fonctionnement des zones de résistance contre le Japon et offrant au monde une fenêtre sur la révolution chinoise.

En 1951, invité par Song Qingling, Epstein et son épouse entreprirent un voyage maritime de quarante-neuf jours pour revenir dans la nouvelle Chine et s'installer définitivement à Pékin. Il participa à la création du magazine anglophone *China Reconstructs* (aujourd'hui *China Today*) et en assura la rédaction en chef pendant des décennies, présentant les mutations du pays au reste du monde.

Pendant plus de cinquante ans, jusqu'à sa mort, il ne quitta plus Pékin, qui était devenu sa véritable patrie. Outre son travail éditorial, il collabora à la traduction anglaise des *Œuvres choisies de Mao Zedong* afin de rendre la pensée chinoise plus lisible aux étrangers. Il prit également part aux travaux du barrage des Treize Tombes, aux reboisements et aux moissons, participant concrètement à la construction nationale. En 1981, peu avant sa mort, Song Qingling lui confia la rédaction de sa seule biographie autorisée ; il y consacra dix ans pour honorer cette confiance transnationale.

En mai 2005, âgé de quatre-vingt-dix ans, il décéda à Pékin et fut inhumé au

cimetière révolutionnaire de Babaoshan. Dans ses mémoires, il écrivit : « J'aime la Chine et son peuple, la Chine est ma patrie ». La capitale fut le témoin de toute la seconde moitié de sa vie et son dernier lieu de repos.

Au bord du lac Weiming sur le campus de l'Université de Pékin se dresse la stèle d'Edgar Snow, grand ami du peuple chinois. Il y a près d'un siècle, il fut l'un des premiers étrangers à décrire objectivement les forces émergentes de la Chine dans ses écrits.

En 1928, à vingt-trois ans, Edgar Snow arriva en Chine pour exercer le métier de journaliste. En 1933, correspondant de l'Associated Press à Beiping, il résida dans la ruelle Meizha avec son épouse Helen. La ville devint son observatoire permanent pour comprendre la Chine.

À l'instar de Fairbank, il ne se contenta pas de sources secondaires occidentales : il étudia assidûment le chinois jusqu'à pouvoir lire des textes en langue vulgaire. Il disait avoir cessé d'être « aveugle sur ce pays » après avoir maîtrisé 1 500 caractères. Dès 1934, il enseigna le journalisme et le reportage de voyage à l'Université

Yenching, formant des journalistes renommés comme Xiao Qian. Son logement était un lieu d'échanges entre jeunes chinois et étrangers, que les étudiants appelaient « une fenêtre sur l'air frais ». Avant le mouvement du 9 décembre 1935, son salon accueillait des réunions clandestines pour organiser des manifestations anti-japonaises.

Désireux de découvrir la réalité du Parti communiste chinois, il partit du Shaanxi septentrional en 1936 grâce à l'aide de Song Qingling, devenant le

▼ Israël Epstein lisant un journal



▼ Étal de vente du New York Times dans les années 1930



premier journaliste occidental à séjourner longtemps dans les bases rouges. À Yan'an, il eut de longs entretiens à plusieurs reprises avec Mao Zedong, interviewa Zhou Enlai, Zhu De, Peng Dehuai et partagea le quotidien des soldats de l'Armée rouge. Convaincu du potentiel de ce nouveau mouvement, il rassembla des centaines de clichés et des notes d'entretien à Beiping pour écrire *L'Étoile rouge sur la Chine*.

Cet ouvrage, rédigé dans la capitale, présenta pour la première fois au monde de manière systématique le PCC, la Longue Marche et les bases révolutionnaires, brisant le blocus informationnel qui pesait sur la Chine. Mao Zedong déclara : « Quand le monde nous oubliait, seul Snow est venu nous rencontrer et raconter notre vérité ». Le livre bouleversa la vision occidentale du communisme chinois et attira en Chine des volontaires comme Norman Bethune.

Après la fondation de la République populaire de Chine, Snow continua de suivre l'évolution du pays avec attention. Le 1^{er} octobre 1949, il comptait parmi les rares journalistes étrangers invités sur la tribune de Tian'anmen pour assister à la proclamation de la nouvelle Chine. Il revint à Pékin en



▲ Helen Foster Snow

▲ Edgar Snow

1960, 1964 et 1970 pour échanger longuement avec les dirigeants nationaux et informer l'opinion publique américaine. Sa visite de 1970 marqua un tournant majeur des relations sino-américaines, préparant la diplomatie du ping-pong et la venue de Nixon.

Décédé en Suisse en 1972, une partie de ses cendres fut enterrée au bord du lac Weiming l'année suivante conformément à ses dernières volontés. Sa stèle porte l'inscription : « Edgar

Snow, ami américain du peuple chinois ». Il avait confié de son vivant vouloir laisser une part de lui sur le sol chinois, comme il l'avait fait de son vivant.

L'influence d'une ville ne se mesure pas seulement à la richesse de son passé, mais au nombre de personnes désireuses de faire connaître son histoire au reste du monde. Par la plume, les clichés et les souvenirs de générations de passeurs culturels transfrontaliers, Pékin est devenu un pont reliant la Chine au reste du monde.

▼ Vieille photo : Mouvement du 9 décembre 1935 à Pékin



▲ Étoile rouge sur la Chine, Dans la Chine rouge, appareil photo et casquette de l'Armée rouge de Snow (répliques)



Veilleurs durant sept siècles

Texte Zhang Jian, Wang Yan Photos prises par Zhang Xin, Tong Tianyi

À Pékin au cœur de l'été, la chaleur est étouffante. Dès treize heures, des visiteurs affluent vers le bâtiment arrière du Temple Dongyuemiao.

L'exposition « La course du soleil, de la lune et des astres : les vingt-quatre termes solaires à travers les collections du Musée des Traditions Populaires de Pékin » y est présentée. Érigé sous les Yuan, le Temple Dongyuemiao est l'un des plus anciens sanctuaires taoïstes de Pékin. Fondé sur ordre impérial, il abrite aujourd'hui le Musée des Traditions Populaires de Pékin et garde vivantes les mémoires de l'ancienne capitale.

Dans les salles, des visiteurs parlent le dialecte pékinois, ravis de découvrir des traces de la vie de leurs ancêtres. Shen Yi observe ces scènes presque chaque jour.

Raviver les souvenirs de vie des Pékinois

Shen Yi, responsable de communication au Musée des Traditions Populaires de Pékin, maîtrise parfaitement l'exposition sur les vingt-quatre termes solaires. Elle connaît chaque étape du projet, de la conception thématique à la scénographie et à la promotion. Pour elle, une belle exposition ne se limite pas à présenter de vestiges : elle permet aux visiteurs de renouer avec le mode de vie des anciens Pékinois.

« Beaucoup de visiteurs repartent surpris de découvrir le quotidien des Pékinois d'autrefois », témoigne-t-elle. Ce qui les touche avant tout, ce n'est pas la valeur des objets, mais la résonance personnelle qu'ils y trouvent : chacun y retrouve les souvenirs de sa famille et de son enfance. Ces traditions saisonniers et ces émotions attachées à Pékin n'ont jamais disparu.

Ce lien avec la vie populaire caractérise le Temple Dongyuemiao. Associant vieux bâtiments, arbres centenaires et galerie de stèles, il préserve les fêtes, les coutumes et les rites locaux, formant une véritable vitrine du folklore pékinois.

« L'homme recherche avant tout la paix, le bonheur et la réunion familiale », souligne Shen Yi. Depuis sept-siècles, le temple perdure grâce à sa proximité avec le peuple. Autrefois, le lieu de prière pour la famille et la prospérité, il est aujourd'hui un espace de découverte du patrimoine local. Quel que soit l'époque, l'aspiration à une vie meilleure demeure universelle.

Outre l'exposition sur les termes solaires, les stèles constituent une attraction majeure. Les galeries est et ouest abritent des œuvres prestigieuses : la stèle célèbre de Zhao Mengfu, des monuments impériaux des empereurs Kangxi et Qianlong, ainsi que des gravures témoignant des activités des confréries et associations locales. Certains visiteurs viennent pour la calligraphie exceptionnelle, d'autres pour y lire l'histoire sociale et commerciale du vieux Pékin. Ces pierres conservent la mémoire des

restaurations du temple et de l'engagement des habitants pour sa préservation.

La lecture des inscriptions reste cependant difficile pour le grand public, du fait des pierres inégales, des caractères érodés ou des gravures trop élevées. En 2024, le musée a lancé un projet de numérisation : plus d'une centaine de stèles ont été numérisées en haute définition, et un espace interactif a été aménagé. Les visiteurs peuvent zoomer sur les détails, observer les gravures à 360°, comparer l'original, les estampages et les scans, et simuler les variations de lumière solaire. La fonction « Lumière de bougie », très appréciée, simplifie la lecture des caractères anciens. « La numérisation ne remplace pas les œuvres originales, elle aide le public à mieux les comprendre », explique fièrement Shen Yi.

Elle espère que les jeunes visiteurs prendront le temps de découvrir cet espace interactif : observer la lumière sur la pierre, admirer les traits des calligraphes et s'approprier les histoires séculaires

gravées sur les stèles, au-delà des simples photos souvenir.

Tandis qu'elle parle, un visiteur âgé pénètre dans la galerie de stèles, attiré par ces histoires silencieuses. Pour faire revivre ce patrimoine méconnu, des chercheurs étudient sans relâche les documents et les vestiges, afin de donner un sens à l'histoire du site.

Tian Lili est l'une de ces gardiens du patrimoine.

Celle qui donne une voix aux vestiges

Tian Lili s'exprime avec douceur et posément. Le jour de l'entretien, elle portait une chemise claire et une longue jupe sombre ; ses talons résonnaient sur le sol de briques du temple. Lors des visites, elle présente les arbres, les stèles et les bâtiments, puis s'arrête instinctivement pour examiner les toitures, murs et poutres, comme un réflexe professionnel.

Son service d'éducation sociale

▼ Shen Yi (gauche) et sa collègue observent une stèle numérique sur la plateforme de consultation numérique



regroupe quatre collaborateurs polyvalents. Ils gèrent inspectent et étudient les biens mobiliers et immobiliers du Temple Dongyuemiao et du Temple Beidingniangniangmiao.

À ses débuts, elle redoutait ce vaste temple ancien. Avec ses collègues, elle assurait des gardes nocturnes à tour de rôle. Après le départ des visiteurs, le site sombrait dans le silence ; ses rondes traversaient des cours vides, des stèles et des cyprès centenaires devant les salles aux statues polychromes.

« Même accompagnée des gardiens, je ressentais de l'appréhension », raconte-t-elle en souriant. Le temple de nuit est très différent : le vent agite les arbres, les ombres flottent sous une lumière tamisée. Plus on avance, plus le silence domine, rompu seulement par le bruit des pas.

Au fil des ronds, le lieu mystérieux lui est devenu familier ; les stèles, les arbres et les bâtiments sont devenus de véritables compagnons familiers.

Peu savent qu'elle voulait initialement préparer un master de journalisme. Une visite au Temple Dongyuemiao a changé son chemin. Elle ignorait alors ce qu'était le folklore et se demandait l'utilité d'un musée dédié à ce sujet. Encouragée par son professeur, elle découvre que les contes, les coutumes et les gestes quotidiens constituent un véritable domaine d'étude. Elle se réoriente vers l'Université Centrale des Minorités Ethniques de Chine pour étudier le folklore et se lie durablement au temple.

Diplômée en 2008, elle intègre immédiatement le musée pour mener des recherches folkloriques. Suite à une réorganisation interne, elle prend en charge la surveillance des monuments, la conservation et la gestion des collections. Beaucoup considèrent ce passage de la théorie à la pratique de terrain comme un virage brutal, mais elle juge ces deux domaines indissociables. « Mes recherches disposent désormais d'un terrain d'ancrage concret », précise-t-elle. Son espace d'étude est ce temple vivant, qui conserve dans ses stèles, ses arbres et ses bâtiments les souvenirs collectifs des Pékinois.

Au cours de l'entretien, elle évoque sa fille lycéenne, passionnée de musées. À chaque fête traditionnelle, celle-ci accompagne sa mère aux expositions et aux foires du temple, attirée par les dispositifs interactifs et les scénographies modernes. « Ce qui lui plaît, c'est le rendu final proposé au public », sourit Tian Lili.

En tant que mère, elle comprend les attentes des jeunes générations ; en tant que chercheuse, elle sait que chaque exposition résulte de longues recherches archivistiques. Une légende de trente caractères peut nécessiter des mois de consultation d'ouvrages et d'archives anciennes ; un paragraphe lu en une minute subit de multiples relectures et vérifications. Les récits transmis par Shen Yi au public ne sont donc pas fictifs : ils reposent sur les travaux quotidiens de Tian Lili et de son équipe.

Le temple assure la protection simultanée de ses arbres centenaires et de ses monuments historiques. Lors des rondes de surveillance, si les racines d'un arbre menacent les fondations d'un bâtiment, un signallement est transmis aux services du patrimoine et des espaces verts. Après expertise sur site, l'équipe trouve



▲ Tian Lili inspecte l'état d'une stèle

systématiquement un équilibre pour préserver à la fois l'arbre et l'édifice. « Conserver tout ce qui est préservable » constitue son mot d'ordre, garantissant une cohabitation harmonieuse des éléments du site depuis des années.

Son rôle se limite principalement au diagnostic : elle détecte les défauts de toiture, les tuiles décollées et les zones nécessitant une restauration, sans pouvoir intervenir directement sur les structures. Elle agit comme un médecin spécialiste du diagnostic des pathologies du bâti ancien.

Les artisans réalisent ces réparations sur les échafaudages, sous une chaleur de 38 °C en plein soleil, entre les faites des Soixante-Seize Services du Jugement. Brique après brique, tuile après tuile, ils prolongent patiemment la vie de ce monument pluriséculaire.

Préserver l'univers spirituel des Pékinois

Les Soixante-Seize Services du Jugement forment le plus grand ensemble de galeries couvertes du temple. Composé de soixante-douze salles abritant soixante-seize fonctions de jugement symboliques, cet ensemble est extrêmement rare parmi les temples historiques conservés en Chine. Il illustre la conception traditionnelle de rétribution des actes, de piété filiale, de loyauté et de probité, prônant la vertu et réprouvant les

méfais ; il incarne un symbole majeur des croyances populaires pékinoises. Autrefois, les aînés y emmenaient leurs enfants pour leur enseigner l'honnêteté et la rectitude. Ce lieu ne relève pas d'un monde divin abstrait, mais de la morale simple des Pékinois d'autrefois. Ces valeurs, transmises de génération en génération, sont incarnées dans les galeries, les statues et les stèles de cet espace sept-centenaire.

À l'entrée du chantier de restauration, une chaleur écrasante saisit le visiteur.

Un auvent fermé sans circulation d'air crée une atmosphère étouffante ; les échafaudages s'élèvent jusqu'aux faites, le bruit des outils résonne par intermittence, et l'air est imprégné d'odeurs de bois brut, de mortier et de vieilles tuiles.

Feng Yang s'est habituée à ces conditions de travail pénibles. Avant d'échanger avec les ouvriers, elle inspecte minutieusement la toiture depuis la cour et n'entame les échanges qu'après avoir écarté toute anomalie.

Elle suit l'ensemble du projet des Soixante-Seize Services du Jugement : conception, démarches administratives, organisation et supervision du chantier. Le jour de l'entretien, sa tenue de travail était recouverte de poussière. « Je choisis désormais des vêtements faciles à nettoyer, car la poussière incrustée est impossible à éliminer après une journée de travail », sourit-elle. Elle effectue une ronde de contrôle quasi quotidienne, multipliant les allers-retours sur les échafaudages depuis plusieurs années.

Il y a sept ans, elle intégrait le musée sans aucune connaissance en architecture ancienne. Diplômée en histoire égyptienne, elle travaillait sur la scénographie et les collections avant de se voir confier la restauration monumentale et la sécurité patrimoniale. Les termes techniques des artisans lui semblaient alors incompréhensibles. Elle se rendait quotidiennement sur le chantier, questionnait sans relâche les professionnels et observait leurs gestes de démontage et de réparation. Progressivement, les notions abstraites se sont rattachées aux structures du bâtiment, lui permettant

d'acquérir une maîtrise pratique de l'architecture traditionnelle, au-delà des connaissances livresques.

« On apprend le métier sur le chantier », affirme-t-elle en examinant une tuile démontée destinée à la réutilisation. Chaque tuile est déposée, nettoyée de ses résidus, numérotée et classée selon ses caractéristiques. Issues d'époques variées, ces tuiles présentent de légères disparités ; seule leur remise en place initiale préserve l'intégralité des traces historiques du bâtiment.

Les visiteurs s'étonnent souvent de la

lenteur des travaux sans changement visible, ce qui la satisfait pleinement. La restauration patrimoniale ne vise pas à rendre le bâtiment neuf, mais à conserver sa continuité historique. Une intervention réussie paraît naturelle, comme si le monument avait traversé les siècles sans altération.

« Je passais près du temple avant d'y travailler, je ne connaissais même pas le caractère « Yue » », se remémore Feng Yang. Elle n'imaginait pas devenir quelques années plus tard l'une des gardiennes des Soixante-Seize Services du Jugement.

Le lien de Zhang Jiajia avec le site



▲ Composants d'anciens bâtiments



▲ Devant le mur des stèles, trésor calligraphique du Temple Dongyuemiao, Feng Yang examine attentivement une inscription



▲ Zhang Jiajia vérifie depuis l'échafaudage la structure restaurée des 76 Services du Jugement du Temple Dongyuemiao



▲ Ouvriers restaurant la toiture de la Salle des 76 Services du Jugement du Temple Dongyuemiao

relève de la prédestination. Passionné d'histoire depuis l'enfance dans l'ouest de Pékin, il a grandi aux côtés de monuments anciens. À la fin de ses études, il a immédiatement candidat au poste du Musée des Traditions Populaires de Pékin.

Il conserve un souvenir précis de sa première venue au temple il y a plus de dix ans : le tumulte de Chaoyangmen disparaissait aussitôt la porte principale franchie. « Mon cœur s'est immédiatement apaisé », raconte-t-il, marquant le début de son profond attachement au lieu.

Depuis son embauche, il a occupé la plupart des postes du musée ; chaque mission a renforcé son lien avec le temple. Des réunions de supervision bihebdomadaires coordonnent les travaux : l'entreprise expose ses difficultés, le maître d'œuvre propose des solutions, et toute modification fait l'objet d'expertises administratives. Il se définit

comme coordinateur, fédérant l'ensemble des intervenants pour faire progresser le chantier étape par étape.

Il parcourt régulièrement les galeries des Soixante-Seize Services du Jugement, vérifie l'avancement des travaux sur les échafaudages et échange avec les artisans. Par forte chaleur estivale sur les toitures, beaucoup travaillent torse nu, couverts de copeaux de bois. « Leur métier est extrêmement pénible, transmis familialement depuis des générations ; peu de jeunes s'y consacrent aujourd'hui », commente-t-il avec une profonde admiration pour ces restaurateurs.

L'équipe regroupe une centaine d'artisans spécialisés dans la couverture, la menuiserie historique, la maçonnerie lapidaire et la polychromie. Beaucoup exercent un métier ancestral transmis par leurs aïeux, déjà intervenus sur la Cité Interdite, le Temple du Ciel, la Résidence du

Prince Gong et la Tour Zhengyangmen. Leur savoir-faire justifie la confiance accordée pour ce grand chantier patrimonial.

La majeure partie des travaux de restauration est achevée. Ce que Zhang Jiajia attend avant tout, c'est la réouverture : les visiteurs retrouvent les briques, les tuiles, les galeries et les statues soigneusement préservées. Ces vestiges incarnent les vœux simples des Pékinois de toutes générations : bonté, honnêteté, paix et bonheur.

Les Soixante-Seize Services du Jugement ne sont pas seulement un ensemble architectural restauré. Ils révèlent les souvenirs de vie, l'univers spirituel et les racines culturelles des Pékinois. Tel est le vœu de tous ses gardiens : protéger ce temple, c'est sauvegarder sept siècles d'histoire, afin que cette mémoire vivante continue de s'épanouir et de rayonner vers l'avenir.